

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

1er JUIN 1874

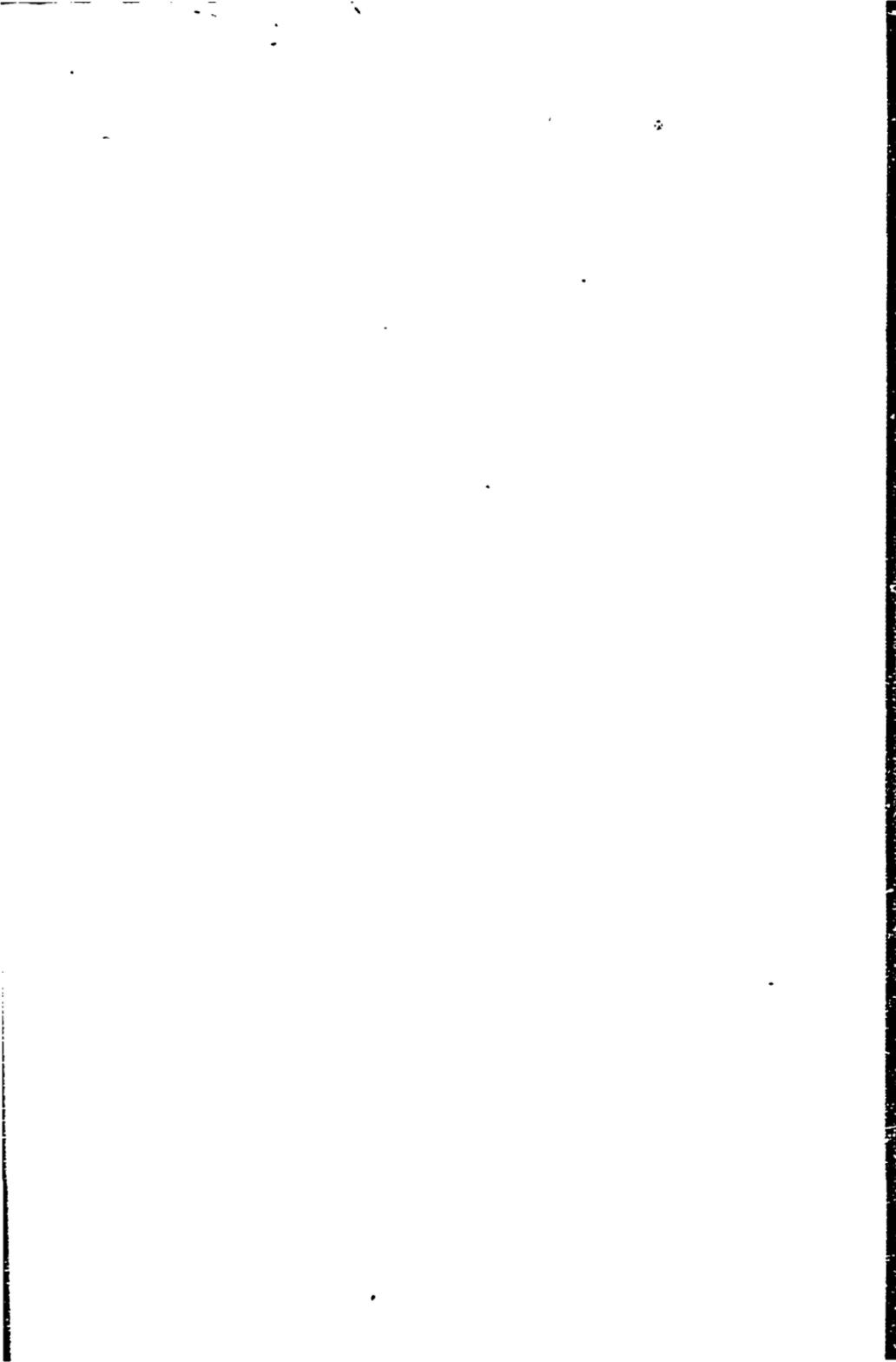
VINGT-NEUVIÈME NUMÉRO

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DE M. MAGNUS & CIE.

222, RUE NOTRE DAME

1874



DERNIERES NOUVELLES.

Le 19 Avril, Fête de la SS. Famille J. M. J. était consacré, en sa paroisse natale de Stratford, par Mgr. l'Archevêque de Toronto le Révérendissime P. J. Crinmon, 2ème Evêque de Hamilton.

Mgr. Crinmon, comme son illustre Prédécesseur, a fait ses études théologiques à Montréal. Le très regretté Mgr. Farrell, 1er Evêque de Hamilton, comme aussi les 1ers Evêques de Toronto, de Kingseon, d'Ottawa, de London, de St. Boniface, Rivière Rouge, de Victoria, C. A., de Nesqually, d'Orégon City, E. U., étaient tous Prêtres du diocèse de Montréal. C'est cette heureuse coïncidence, qui, jointe au fait admirable d'un si grand nombre de missionnaires canadiens, tant Prêtres que Religieuses, actuellement répandus sur ce continent, a inspiré, en cette occasion solennelle, à Mgr. Wadham, évêque d'Ogdensburg, E. U., la vraie et belle pensée suivante: "L'Eglise Canadienne de la Province de Québec est non seulement la plus ancienne, mais elle est encore l'Eglise Mère de l'Amérique du Nord."



FEU MGR. L'ÉVÊQUE D'OTTAWA.

Nous reproduisons ce qui suit du *Courrier d'Outaouais*.

Le coup qui menaçait depuis quelques semaines la ville et le diocèse d'Ottawa est enfin frappé; Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque Guignes a succombé, le 8 courant, à la maladie lente mais sûre qui le minait depuis longtemps.

Le matin, la ville portait les signes de deuil. Sur les édifices publics les pavillons étaient hissés à mi-mât et l'attitude des fidèles était celle d'une douleur profondément sentie. C'est que, en effet, le coup que la mort vient de porter est très sensible, et à l'Eglise qui déplore la perte de l'un de ses enfants les plus dignes, et à l'Etat qui se voit enlever un de ses sujets les plus remarquables.

•

Sans doute, la réalité qui nous frappe en ce moment était imminente, inévitable. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait que, tant que la mort n'a pas posé sa froide main sur la personne qui nous est chère, il se berce toujours de la trompeuse illusion de la conserver encore longtemps jusqu'au dernier moment, malgré les bulletins les plus alarmants, ces âmes confiantes avaient espéré contre toute espérance. Aujourd'hui l'espoir n'est plus permis. Le glas funèbre qui s'exhale plaintivement du clocher de toutes les églises de la ville nous avertit que la vallée catholique de l'Ottawa est veuve de son premier Pasteur !

Il nous faudrait un volume pour raconter la vie si laborieusement remplie de ce distingué Prélat, pour rendre justice aux œuvres qu'il a créées et qui ont tant contribué aux progrès moraux et matériels de cette capitale fédérale à laquelle l'Histoire devra attacher son nom. Pressé de toutes parts par des occupations multiples, par les agitations politiques qui nous emportent dans leur courant impitoyable, nous ne pouvons que nous efforcer d'esquisser à grands traits une œuvre qui mériterait assurément mieux.

Toutefois, dans l'espoir qu'une plume plus habile pourra compléter notre entreprise en la reprenant, nous allons nous efforcer de faire notre part.

Joseph-Eugène-Bruno Guigues est né le 28 août 1805 dans la petite ville de Gap, un des lieux les plus pittoresques de cette partie des Alpes françaises qui a joué un si grand rôle dans les troubles religieux du XVII^e siècle. Il était l'aîné de trois enfants. Son père Bruno Guigues, était capitaine de cavalerie dans la grande armée de Napoléon Ier, et l'on verra plus tard qu'il a transmis avec le sang, dans l'âme du fils qui devait devenir un prince de l'Église, les mêmes vertus qui l'animaient.

Le jeune Guigues reçut l'instruction primaire dans sa ville natale qui étant diocésaine, possédait et possède encore plusieurs excellents établissements d'éducation. Les premières impressions que l'éducation donna au jeune enfant furent des impressions d'honneur et de dévouement, et nous savons que ce furent les traits distinctifs de la vie de Monseigneur Guigues.

Après ses premières études à Forcalquier, qui furent développées

par des parents dont les idées n'étaient pas au renversement de l'ordre social, mais au contraire étaient très religieuses, développées aussi par la sagesse de ses premiers maîtres dont les leçons donnaient des connaissances vraies et solides à son inexpérience, le jeune homme que Dieu avait destiné à travailler avec succès dans l'Église se prit de tristesse et d'amour pour ses compatriotes, qu'il voulait instinctivement faire revenir aux idées de la Religion, faire retourner à leurs mœurs autrefois si pures, aujourd'hui si désordonnées.

Ce fut alors qu'il fit connaissance avec des missionnaires animés des mêmes sentiments. Il entra dans leurs vues, dans leurs espérances de restauration et dans cette idée fondamentale de la congrégation à laquelle il voulait appartenir, que l'homme se doit à son pays d'abord. Il y voulut entrer pour y passer sa vie, pour procurer, selon la mesure de ses forces et de la grâce, la rénovation de la foi dans son pays natal : enfin il y entra non point pour faire le bien selon sa propre volonté, mais pour travailler avec d'autres hommes du même dévouement que lui, dans toutes les positions que les circonstances étaient de nature à faire surgir.

La Providence voulut que sa vie de travail apostolique fut divisée en deux parties presque égales. Sa chère Provence eut la première partie, mais nous avons eu en Canada la seconde partie. Dans quelques années nous allions pouvoir le féliciter d'avoir atteint sa 50^{ème} année de prêtrise, tandis que l'année dernière nous avons eu la glorieuse mission d'annoncer qu'il avait ses 25 ans d'épiscopat accomplis.

Nous ne connaissons pas beaucoup de détails sur la première partie de la carrière apostolique dont nous nous entretenons. Nous espérons avoir beaucoup de témoignages augustes de la facilité avec laquelle il traitait de la Parole de Dieu et sur les succès éclatants de sa prédication. nous dirons seulement aujourd'hui que ses saintes dispositions l'avaient conduit à être un des premiers sujets dans la Congrégation de "Prêtres de Provence," devenue par la bénédiction apostolique du Souverain Pontife la "Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée." Le jeune Missionnaire était devenu la cheville ouvrière de son Ordre dans la province française du Dauphiné, lorsque par le choix du Supérieur Général il fut en-

voyé en Canada à la demande des évêques de l'ancienne colonie française.

Le 4 octobre 1824 le jeune Guignes faisait profession d'Oblat de Marie Immaculée, entre les mains de Mgr. Charles Eugène de Mazenod, à Aix, en Provence. Il fit son noviciat avec Mgr. Guibert, Archevêque actuel de Paris et maintenant cardinal, et dont il a toujours été l'ami intime. Le 26 mai 1828, il était ordonné Prêtre par Mgr. Fortuné de Mazenod, Evêque de Marseille. De ce moment jusqu'à l'année 1844, il donna des missions dans les diocèses d'Aix, de Marseille de Fréjus, de Gap, de Grenoble et de Valence,—et nous savons que ces missions furent très fructueuses.

Avec la largeur de vue qui le distinguait, le vénérable Evêque de Montréal Mgr. Bourget, jugeant les besoins de son vaste et important diocèse, avait appelé à son secours des religieux étrangers, les Jésuites et les Oblats. Ces derniers, qui avaient été fondés en Congrégation le 25 janvier 1816 par Mgr. de Mazenod, Evêque de Marseille, se rendirent aux désirs apostoliques du pieux prélat de Montréal ; et le 2 décembre 1841, les RR. PP. Honorat, Supérieur, Telmont, Baudrand et Lagier arrivaient en Canada.

Le 7 décembre de cette même année ils s'établissaient à St. Hilaire de Rouville, où ils ouvraient un noviciat le 24 du même mois. Le 1er août 1842 ils étaient transférés à Longueuil, dans une maison qui leur fut donnée par M. Olivier Bertheler, l'un des plus grands bienfaiteurs religieux que notre pays ait produits. Le 8 septembre 1848, Mgr. Bourget bénissait dans le faubourg Québec à Montréal, une chapelle qu'il avait fait construire pour les nouveaux missionnaires, et où ceux-ci s'établirent. Peu à peu, ce petit foyer apostolique se développa et en 1853, le 27 juin, Mgr. Joseph Larocque, coadjuteur de l'évêque de Montréal, consacrait la magnifique église St. Pierre, qui fait tant de bien à Montréal. De ce foyer partirent plusieurs étincelles qui allèrent porter dans d'autres parties du Canada, aux Etats-Unis et jusqu'au fond de l'Amérique, les lumières de la Foi et de l'Evangile.

Le 18 août 1844, le R. P. Guignes venait à Longueuil rejoindre ses frères du Canada avec les titres de Visiteur Perpétuel et de Supérieur. Le 9 juillet 1847, Pie IX l'élevait à la dignité

épiscopale, et le 30 juillet 1848 Mgr. Gaulin, de Kingston, le consacrait 1er Evêque de Bytown dans la cathédrale de cette même ville.

Maintenant quelles ont été les œuvres de l'épiscopat de Mgr. Guigues?—C'est une étude qui demande plus qu'un article de journal, car à ces œuvres l'histoire du grand diocèse d'Ottawa qu'il a fondé, l'histoire même de cette ville sont intimement liées. Cette étude, nous la commencerons demain. Ce sera l'humble mais fervent hommage que nous déposerons sur cette tombe si chère qui vient de s'ouvrir.

Mgr. Guigues était âgé de 68 ans et demi. De sa famille il ne laisse pour lui survivre qu'une sœur, mariée à M. Chamseur, orfèvre, à Gap. C'est ce beau-frère qui a fourni à l'Evêque, lors de sa consécration épiscopale, la croix et la chaîne, le calice et l'anneau. Nous apprenons que ces différents objets lui seront envoyés comme reliques et souvenirs.

Mgr. Guigues avait été fait comte romain au Concile du Vatican, ainsi que les évêques qui ont assisté à cette auguste assemblée.

Depuis plus d'un an, le vénérable prélat était en proie à la cruelle maladie qui vient de l'emporter, l'hémorrhagie suivie d'une débilité générale. La dernière fois qu'il a paru en public a été le jour de Noël, à la messe de minuit. Deux jours après il était forcé de garder sa chambre qu'il n'a pas quittée depuis.

La maladie prenant tous les jours un caractère de plus en plus grave, on vit bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir de prolonger une vie aussi chère. Depuis deux semaines déjà ses médecins l'avaient condamné, et la prolongation de son existence dans les conditions d'une faiblesse si excessive semblait quelque chose de miraculeux. Enfin, le 8 vers 10.20 heures, sans secousses et sans agitation, en pleine connaissance, il rendit à Dieu sa belle et grande âme, au milieu de plusieurs membres de son clergé qui ont pu admirer de près les charmes et le sublime de la mort d'un saint.

DÉPART DE SŒURS MISSIONNAIRES.

L'œuvre admirable des Missions lointaines de nos courageuses Sœurs de la Providence prend chaque année plus d'extension.

Hier encore, jour de l'Ascension, sont parties de cette ville pour les Missions de Mentana, dans les Montagnes Rocheuses, les révérendes Sœurs Marie de Bonsecours, Joseph de la Providence et Monaldi, accompagnées d'une généreuse fille du Tiers-ordre, de trois institutrices séculières et d'une jeune muette.

On se rappelle encore de la fondation d'un petit hôpital dans la jolie petite ville de Missoula, faite l'an dernier par l'honorée Mère Caron, à 40 milles de leur belle Mission Sauvage de St Ignace au vrai centre des Montagnes Rocheuses, territoire de Mentana, vicariat apostolique d'Idaho. Le zèle infatigable de ces braves Sœurs leur a fait cette année joindre une école au premier établissement.

La Sœur Marie de Bonsecours devra revenir assez prochainement ; mais les autres nous quittent peut-être pour toujours. Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous voyons ces filles courageuses partir pour un poste aussi difficile et où les préjugés des sauvages ont déjà tant été exploités contre l'action divine de la Religion.

Que l'ange de Dieu cependant les garde.—Extrait du *N.-M.*



Un autre exemple de dévouement et de charité vient d'avoir lieu à la fin d'avril dernier ; c'est l'établissement d'une nouvelle mission sauvage par les Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie, de Portland, Orégon, chez les neuf tribus réunies du Grand-Rond, près les côtes de la mer Pacifique. Depuis près de 15 ans ces bons sauvages jouissaient déjà de l'immense bonheur de posséder un digne et zélé missionnaire au milieu d'eux, le Rév. P. Croquet, que l'on nomme souvent le Patriarche des Indiens. C'est, après Dieu, à cet apôtre dévoué, que ces heureux Indiens, doivent l'inestimable avantage de posséder aujourd'hui des Religieuses pour le soin et l'éducation chrétienne de leurs chers enfants. Depuis de longues années déjà c'était toute leur demande et prière auprès du gouvernement américain ; lequel semblait vouloir toujours rester sourd à leur voix, lorsqu'un

jour tous les chefs de ces tribus réunies en firent la demande par écrit au Président Grant, à Washington. Et il est très-probable que cet acte de grande simplicité et confiance a beaucoup contribué à amener l'heureux résultat d'une agence catholique, avantage insigne dont ils jouissent aujourd'hui.

Nous espérons pouvoir bientôt donner quelques intéressants détails sur l'établissement des Religieuses en cette importante mission. (Voir, pour la condition passée de cette Réserve Sauvage, le No. 20 page 21.

* * *

Les amis de l'Œuvre apprendront avec plaisir que l'importante bâtisse des Sœurs de la Providence, en leur mission principale de Vancouver, Orégon, vient de commencer d'être occupée. Il n'y a que sept à huit mois la très honorée Mère Caron, après avoir visité ses chères Sœurs missionnaires de Vancouver, et avoir constaté le besoin pressant pour cette mission importante d'être munie d'appartements meilleurs et plus spacieux. enjoignit à ses chères Filles de jeter au plus tôt les fondations du nouvel établissement, dont on sentait la nécessité depuis si longtemps. Elle en donna elle-même l'idée du plan et les dimensions. Cela était admirable sous tous rapports; mais hélas! d'où attendre les ressources nécessaires pour l'accomplissement d'une pareille entreprise? Ah! ne perdons pas espoir: les Filles de St. Vincent de Paul connaissent avant tout la soumission et le dévouement; elles obéissent donc avec amour et confiance aux ordonnances de leur digne et vénérée Mère, et voilà, comme par enchantement, que se commence et s'élève la nouvelle bâtisse. Quelques mois se sont à peine écoulés, et déjà les pauvres orphelins ont commencé de jouir, les premiers, de la protection salutaire du nouveau toit. Cependant l'édifice est encore loin d'être terminé; il n'est que fermé. Mais la divine Providence qui a su inspirer un si noble courage à ces dévouées Religieuses Missionnaires, et tant de libéralité aux âmes charitables, ne laissera pas ainsi son ouvrage inachevé. Encore donc quelques prières, de la confiance et du courage, et la sainte œuvre sera accomplie.

* * *

DE L'HOTEL-DIEU ST. JOSEPH,

St. Basile de Madawaska, 27 Fév. 1874.

*Requiescat in pace.**Ma très honorée mère et mes bien chères sœurs,*

J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course,
 il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de
 justice qui m'est réservée. Sr. PAUL.

Ces paroles que s'appliquait l'Apôtre St. Paul résument si bien la vie de notre honorée Mère, Virginie Davignon, que je n'ai pu me défendre de les mettre en tête de cette circulaire à nos différentes communautés.

Cette bien aimée Mère dont nous pleurons la mort, appartenait à une famille éminemment chrétienne et respectable. Elle reçut une excellente éducation sans sortir de la maison paternelle qu'elle ne quitta que pour entrer dans notre communauté.

Le précieux avantage de vivre continuellement sous les yeux de sa bonne mère qu'elle aimait tendrement la préserva de toute la contagion du monde et de ses dangers. Aussi, dès ses plus tendres années, elle manifesta son goût pour la piété. Souvent elle faisait venir les personnes de son village pour les faire prier et réciter en commun le chapelet qui fut toujours sa pratique favorite. Elle veillait aussi à ce que tout le monde dans la maison fût fidèle à s'acquitter du devoir de la prière. À l'âge de 18 ans et 9 mois, elle fit son entrée dans notre monastère de Montréal. Cette première démarche sembla donner l'élan vers les charmes de la vie religieuse à un grand nombre de sujets; car cette famille privilégiée compte cinquante-deux membres dispersés dans les différentes communautés de la ville de Montréal, et nommément trois sœurs de la regrettée défunte.

N'étant encore que novice, notre digne mère fut choisie pour la fondation de l'Hotel-Dieu de Kingston qu'elle servit au grand avantage de cette jeune communauté, où elle aurait fait un bien immense, si l'altération de sa santé n'eût contraint ses supérieures de la rappeler. La douceur de son caractère, ses manières aimables et engageantes, sa politesse exquise et d'un caractère si religieux; enfin toutes ses belles qualités lui gagnaient l'affection de tous et la faisaient réussir dans tous ses

projets qui tendaient toujours à l'extension et au bien de la communauté à laquelle elle demeura jusqu'à son dernier soupir si tendrement et si fortement attachée.

Chaque fois qu'il lui a fallu s'éloigner de la maison mère, elle l'a fait avec générosité parce qu'elle trouvait là l'occasion de prouver à ses mères et sœurs son dévouement et sa reconnaissance. De leur côté, les Supérieures ne manquaient pas d'apprécier leur bien-aimée Sœur Davignon, pour laquelle elles se sont toujours montrées pleines de tendresse et d'affection. Il y a toujours eu comme une sainte rivalité d'affection religieuse entre cette chère Sœur et la communauté mère, qui de loin comme de près veille toujours à tous les besoins de celles qui ont fait le sacrifice d'aller au loin établir de nouvelles missions pour le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu.

Sa santé s'étant passablement rétablie, nos chères Sœurs de Kingston la demandèrent de nouveau pour lui confier la charge de maîtresse de Novices, mais elle ne put tenir que deux ans ; et le mauvais état de sa santé l'obligea de revenir à Montréal.

Notre chère Sœur fut envoyée plus tard à l'Hôpital St. Patrice, qu'elle gouverna pendant six ans en qualité de Supérieure. A son retour, la communauté la nomma Dépositaire dans le temps même de notre translation au Monastère actuel du Mont Ste. Famille. Elle fut alors plus que jamais à même de déployer son rare talent pour la conduite des travaux extérieurs, l'organisation des dépendances, la division des terrains pour les cours et les jardins, la plantation des arbres, etc., etc. Déjà depuis plusieurs années, nos chères Sœurs recueillent le fruit de ses grands travaux, et jouissent, dans l'enceinte de leur cloître tant aimé, de mille avantages et agréments que sa rare industrie leur a procurés.

En notre regrettée mère, deux grandes vertus ont brillé d'un plus vif éclat, et ont été comme le mobile et la règle de toute sa vie religieuse ; une ardente charité pour le prochain, et la sainte obéissance. S'agissait-il d'assister le prochain dans la nécessité, aucunes dépenses, aucuns sacrifices ne lui coûtaient, tandis que pour elle-même elle ne voulait que les choses les plus communes et les plus simples. Et dans l'exercice de la sainte obéissance, elle a été encore un modèle de vie religieuse, étant toujours prête à prévenir les moindres volontés de ses supé-

rieures. Sa déférence et son respect pour l'autorité supérieure étaient tel qu'un avis, un désir de son Evêque était pour elle un ordre qu'elle n'oubliait plus et auquel elle se soumettait avec un doux bonheur.

Dans cette esprit, elle accepta généreusement le sacrifice si pénible d'aller en qualité de Supérieure jeter les fondements d'une nouvelle maison à Chatham. Là encore, elle déploya une énergie et un zèle infatigables et mit toutes choses sur le meilleur pied possible. Prière, souffrance, travail, résignation et dévouement, tels étaient la ressource ordinaire, et les moyens de succès de notre chère et regrettée Mère Davignon. Au milieu de tant d'entreprises et de travaux incessants, elle ne laissait pas d'éprouver depuis longtemps déjà de nombreuses souffrances et infirmités. L'année dernière même elle fut si gravement malade, qu'il n'y avait plus espoir de guérison. Aussi son rétablissement inattendue fut-il regardé de tous comme une faveur miraculeuse. Il fut cependant jugé à propos de procurer à cette Mère bien-aimée un repos complet: c'est ce qui détermina son rappel à la Maison-Mère de Montréal. Revenue au milieu de ses Sœurs et déchargée du poids de la Supériorité elle ne pouvait se lasser d'exprimer son bonheur et sa joie: aussi était-elle plus gaie que jamais. Toutefois, ce moment de douces jouissances n'était que pour la préparer à un dernier sacrifice qui devait couronner cette carrière déjà si pleine d'œuvres et de mérites. Elle accepta donc encore la charge importante d'aller fonder la nouvelle maison de Madawaska, mais avec la secrète prévision que ce sacrifice si cruel pour son cœur serait enfin le dernier que le Divin Epoux exigeait d'elle: et qu'il lui serait donné alors de chanter son *Nunc Dimittis*.

Car sa foi ardente lui avait souvent fait désirer vivement de quitter cette terre d'exil: et après une vie de continuel sacrifices, son cœur parfaitement dégagé ne soupirait que pour le ciel: et rien ne pouvait la détourner de son application aux choses de Dieu. On était toujours étonné et surpris de la voir occupée de tant d'affaires, conduire, prévoir toutes choses et néanmoins prier longuement, sans jamais se lasser. Ses délices étaient de demeurer aux pieds de N. S. au Très St. Sacrement. Tous les jours, elle trouvait le temps de réciter le Rosaire et

le plus souvent, elle s'associait avec quelqu'une pour le dire en commun. Sa dévotion à Notre grand Patron St. Joseph était extraordinaire; elle l'honorait tout particulièrement et elle en recevait des faveurs nombreuses. Elle lui fit bâtir une magnifique petite chapelle dans le jardin, et voulant que ce monument fut plus cher à la communauté de Montréal, elle le fit construire avec la pierre de notre ancien hôpital et fit poser à l'intérieur des ornements en peinture qui en font un vrai petit chef-d'œuvre. C'est un lieu de pèlerinage qui satisfait la dévotion, surtout pendant la retraite annuelle où le St. Sacrement y demeure tout ce temps.

Maintenant, Ma Très honorée Mère et mes intimes Sœurs, que vous dirai-je des quatre derniers mois de sa vie: de ces jours qu'elle appelait *sa consolation à la mort!*

La croix est le sceau des Elus! Elle reçut ce gage de predestination dès le début de sa carrière religieuse, et dans toute la suite de sa vie, on reconnaît ce cachet divin. Depuis le jour où elle nous fut donnée pour Mère, l'autel du sacrifice a été son séjour habituel, car elle n'a pas cessé de s'immoler. Prière et souffrance, voilà son action quotidienne. Il semble que le bon maître avait pour agréable les holocaustes de cette victime d'amour, car il ne la laissa jamais sans douleurs. Ce qui était admirable en cette tendre Mère, c'est sa confiance absolue en la bonté de Dieu, on la trouvait toujours la même. Un trait entre plusieurs vous la fera connaître! Un soir, des personnes de considération, celles sur lesquelles précisément, nous comptons le plus pour nos bonnes œuvres, nous parlèrent très désavantageusement de l'entreprise que nous avions faite, en venant nous établir au milieu d'eux. Les deux sœurs qui avait reçu cette communication, jugèrent prudent quoiqu'à leur grand regret, d'aller en faire part à cette chère Mère; mais elle leur répondit avec le plus grand calme: j'ai déjà éprouvé bien des choses de cette nature: allez vous coucher, mes chères Sœurs, et dormez en paix; nous prierons St. Joseph avec ferveur et vous verrez que les choses changeront. En effet, le mercredi suivant, nous commençâmes à éprouver les effets de la protection de ce bon Père, de qui elle obtenait tout ce qu'elle désirait.

Son aimable gaieté nous rendait doux tous les sacrifices,

Dénuée de tout dans les premiers temps, elle nous disait joyeusement : courage, mes Sœurs, je n'ai jamais fait de fondation si pauvre, et voilà pourquoi Madawaska sera la plus belle de toutes.

Connaissant la faiblesse de son estomac, nous lui exprimions quelquefois notre regret de lui voir manger du pain de sarrazin. Sa couche n'était pas des plus moëlleuses. Pendant longtemps elle n'ent rien autre chose qu'une pauvre paillasse, et avec son état d'infirmité elle a dû en souffrir beaucoup. Par les conséquences qu'elle savait tirer de nos petites misères, elle nous apprenait et nous faisait apprécier la mortification.

En si peu de temps que le bon Dieu l'a laissée avec nous, elle avait déjà pu nous procurer quelque confortable, et il est étonnant de voir les améliorations opérées dans notre petit établissement.

La Providence du Bon Dieu a toujours couronné ses œuvres. S'oubliant elle-même jusqu'à son dernier jour elle ne songeait qu'à nous procurer tout ce qui pourrait nous mettre en état d'opérer le bien. Son plus grand sacrifice à la mort était de nous laisser si tôt. Pauvres Sœurs, disait-elle, vous êtes si jeunes, si peu habituées à toutes les contrariétés, à toutes les peines attachées au commencement d'une mission. J'aurais été si heureuse de vous soustraire à bien des misères, à bien des peines : mais le Bon Dieu veut que je vous laisse ! Sa longue maladie du 10 décembre au 2 février a été des plus douloureuses : l'infirmité qui la faisait souffrir depuis longtemps était devenue tellement grave qu'elle devait rester clouée sur son lit de douleur.

Les cruelles souffrances qu'elle endura, ne l'empêchèrent pas de demeurer toujours unie au céleste Epoux qu'elle aimait à suivre d'heure en heure durant sa Passion. Elle éprouva quelquefois de l'appétit pour quelques mets que nous n'avions pas toujours la consolation de pouvoir lui procurer : alors elle disait en riant : *Notre Seigneur veut encore* que je fasse cette pénitence ; que son saint nom soit béni !

Son amour pour le Très St. Sacrement qui faisait toutes ses délices, sa tendre dévotion envers la Très Ste. Vierge, sa confiance toute filiale envers notre bon Père St. Joseph brillèrent d'un nouvel éclat. Avec quelle ferveur elle demandait et re-

cevait le céleste Viatique!... Elle nous faisait chanter souvent durant le jour et durant la nuit ce cantique : *Jesus jusques à quand durera ton absence* : Elle disait et répétait encore : *Oh! viens Jesus. ma joie, à moi, Jesus. Jesus c'est toi!*

Il vint en effet, au beau jour de la Purification, l'inviter aux noces de l'Agneau. La Sainte Famille qu'elle avait tant aimée sur la terre a dû lui faire sans doute un doux accueil au Temple de la Gloire éternelle. Sa mort si douce nous laisse cette délicieuse espérance.

La nuit qui la précéda, elle avait demandé qu'après lui avoir chanté son cantique : *Jesus jusques à quand, etc.*, on la laissât seule parcequ'elle avait besoin de recueillement. Le matin à 4 heures son état de souffrance nous fit croire à sa fin prochaine. A trois heures P. M. nous fîmes avertir notre Révérend Père confesseur qui se rendit immédiatement accompagné du Révd. M. F. X. Trudel. Ptre., tout dévoué pour nous. Il récita les prières des agonisants, durant lesquelles elle prononçait ces paroles : *In te Domine speravi*. Ayant interrompu un moment : *Priez donc la Ste. Vierge*, demanda-t-elle. Une sœur lui présenta son crucifix, elle le baisa et dit : *C'est non tout*. Puis ouvrant les yeux elle aperçut une sœur qui pleurait!... *Au Ciel...* lui dit-elle, ce fut son dernier mot. A 4½ heures elle expirait dans la plus grande paix.

N'avons-nous pas sujet, ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs, de pleurer plutôt sur nous que sur elle, en songeant à la perte immense que nous venons de faire? Quel vide a fait cette mort! Quelle affliction pour vos Sœurs de Madawaska encore au berceau, de perdre une Mère si digne de toute leur affection, de toute leur confiance. C'était la femme forte dont il est parlé dans l'Évangile; et où puisait-elle sa force si ce n'est dans sa foi si vive? elle a achevée sa course et est allée recueillir la couronne de justice qui lui était réservée. Si son âme était retenue dans le lieu expiatoire elle n'y sera pas au moins délaissée et sans suffrages; car nos maisons de Kingston et du Nouveau Brunswick qui se reconnaissent si redevables envers cette Mère chérie, lui ont offert au ciel pour le repos de son âme de nombreuses prières, et fait offrir nombre de fois le St. Sacrifice de la messe.

Mgr. Rogers, qui estimait notre Mère, autant qu'elle avait

pour Sa Grandeur de respect, d'amour et de soumission. lui a chanté un Service Solennel dans son Église Cathédrale. Enfin notre chère Maison-Mère de Montréal qui ne met pas de borne à sa générosité lui a accordé les mêmes faveurs, service, tricennaire, etc., communions: tout ce que la plus religieuse reconnaissance peut faire pour une Sœurs si sincèrement regrettée.

La perspective d'avoir en elle une protectrice au ciel, nous adoucit les angoisses dans cette séparation; sa tombe et le souvenir précieux de ses vertus la feront vivre à jamais dans cette maison qui lui doit aussi son existence.

Quoique cette vie de mérite, suivie de tant de secours spirituels, nous laisse espérer que Notre chère Mère jouit de la béatitude céleste, veuillez, cependant lui accorder au plutôt les suffrages de nos Stes. Règles, afin de hâter son bonheur, si quelque chose pouvait encore le retarder.

Veuillez aussi prier, Ma Très honorée Mère et mes bien chères Sœurs, pour nous obtenir les grâces nécessaires pour continuer sa sainte œuvre, qui laisse espérer tant de bien pour l'avenir de ce pauvre peuple, laquelle s'effectuant il en reviendra beaucoup de gloire à Dieu, à notre sainte religion, et de bénédiction à notre Institut.

C'est dans ces sentiments que nous vous prions de croire à la respectueuse et sincère affection que vous portent vos filles affligées de Madawaska, dans les cœurs souffrants de Jésus, Marie, Joseph.

Ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs et en particulier, votre très humble sœur et servante.

La Secrétaire du Chapitre des R. H. de St. Joseph.

MISSION DE TRACADIE.

Montréal. 10 Février 1868.

Le 10 Janvier 1868, le Révérend J. M. Paquet, Vic.-Général, (décédé depuis dans notre Hôpital,) en l'absence de Monseigneur Jacques Rogers, Evêque de Chatham, au Nouveau Brunswick, s'adressa à notre communauté pour demander, selon la volonté de Sa Grandeur, des hospitalières pour l'administration d'un hôpital de lépreux, à Tracadie, campagne très pauvre de son Diocèse.

Le 9 Mai 1868, nos très honorées Sœurs Pagé et Davignon sont allées visiter le Lazaret de Tracadie alors desservi aux frais du gouvernement de la Province: les membres du Bureau de santé en ont l'administration. Un homme est employé pour préparer la nourriture des pauvres malades et une femme est chargée de les blanchir. C'est là tout le personnel qui était au service de l'hôpital.

Nos Sœurs trouvèrent ces pauvres infortunés dans l'état le plus misérable, couverts de haillons, sales et dégoutants. Il y avait deux salles dont l'une était occupée par les hommes et l'autre par les femmes; les plus malades étaient couchés sur des grabats. Au début de cette terrible maladie, ils sont couverts de pustules rouges et enflammées qui peu à peu forment des plaies et la chair tombe par morceaux. Ils sont horriblement enflés et semblent, pour la plupart, insensibles à la douleur. Leur langage est grotesque ainsi que leur manière de vivre. En général les habitants de Tracadie ne cultivent pas la terre, ils s'occupent de chasse et de pêche qui suffisent pour les faire vivre au jour le jour. Ils sont profondément ignorants, mais leurs mœurs sont simples et douces, et leur foi sinon éclairée du moins très vive.

Le Lazaret de Tracadie est situé en pleine campagne et dénué des choses indispensables à la salubrité et au bien être d'un hôpital.

Le 24 Mai, nos très honorées Sœurs envoyées pour examiner toutes les choses sur les lieux afin de voir s'il y avait possibilité

d'accepter une fondation à Tracadie, étaient de retour au milieu de nous, mais leurs grands et nobles cœurs pleins de commisération pour les pauvres lépreux étaient demeurés à Tracadie. Après bien des délibérations, après avoir pris de sages mesures et obtenu de Mgr. Rogers, alors de retour d'Europe, un Décret d'érection, la fondation fut acceptée et le 12 Septembre 1868, nos très honorées Sœurs Pagé, Quesnel, Viger, Brault, religieuses de chœur, ma Sœur Clémence, converse, et ma Sœur Luména, tourrière, franchirent le seuil de notre béni monastère pour prendre le chemin de l'exil, où Dieu les appelait. Les Révds. Messires Neream et Gauveau les accompagnaient. Elles arrivèrent à Chatham le 18 Septembre après un voyage très périlleux. Sa Grandeur Mgr. Rogers les attendait au port d'où Elle les fit conduire au Palais Episcopal. Le 29 Septembre elles quittèrent définitivement Chatham pour Tracadie, le jour de St. Michel Archevêque leur semblait un beau jour pour commencer un voyage et une entreprise. Nos chères Sœurs arrivèrent à leur nouveau monastère vers 5 heures. Elles furent reçues avec une extrême joie par le Rév. Monsieur Gauveau alors curé de l'endroit et par les habitants. L'air retentissait du son des cloches, les pavillons étaient hissés, plus de 150 personnes étaient réunis pour les recevoir. Le 4 Octobre 1868, fête du St. Rosaire, la Sainte Messe fut célébrée pour la première fois dans le petit monastère de Tracadie précédée du chant du Veni Creator. Le soir il y eut Salut solennel du T.-S. Sacrement suivi d'un sermon par le Révd. M. Gauveau. Environ 200 personnes assistaient à la cérémonie. La joie des pauvres lépreux était au comble, tout le monde entourait nos Sœurs et voulait leur donner des marques de vénération.

Le Monastère n'avait que 40 pieds de longueur et l'Hôpital 50 pieds, mais on y ajouta bientôt d'autres batisses que l'on faisait transporter. Les braves Acadiens se dévouèrent tellement au service de la Révérende Mère Pagé, élue supérieure de cette nouvelle maison, qu'en six jours on eut un bâtiment de 179 pieds. Depuis ils sont toujours demeurés attachés à nos Sœurs qui sont toutes dévouées et affectionnées à l'œuvre que Dieu leur a confiée. Souvent elles nous expriment dans leurs lettres leur satisfaction d'être employées au service de ces chers lépreux qu'elles trouvent bien bons. Voici comment une d'elles

s'exprime: "Je me glorifie et suis heureuse on ne peut plus ici-bas de pouvoir être constamment avec nos chers lépreux qui sont si bons. Nous sommes toujours surprises de voir comme il est facile de les traiter, vraiment ils nous font honte par leur obéissance et leur bonne volonté pour nous plaire en tout ce qu'ils peuvent. Quelqu'un pour les faire endêver leur dit dernièrement que les Sœurs allaient s'en aller à Chatham. Eh bien, dirent-ils, si les Sœurs s'en vont à Chatham *ou irons tout à Chatham et si les Sœurs s'en vont au Morillal on irons tout au Morillal* (Montréal). Je pense ma chère Mère que vous ne nous refuseriez pas le couvert, non plus qu'à nos chers lépreux, mais pourtant ne vous pressez pas trop, vous pourriez nous attendre trop longtemps: Il est probable que Tracadie conservera toujours ses Hospitalières de St. Joseph, ça bonne apparence.

Extrait d'une lettre, 6 Février 1870.

Je ne pense pas que les Anachorètes de la Thébaïde furent plus solitaires que les Sœurs de Tracadie. Nous ne voyons, pour ainsi dire, que les pauvres qui viennent chercher des remèdes, et comme de coutume, cela n'est pas distrayant, au contraire, ils nous portent plutôt à Dieu qu'il ne nous en éloignent. Depuis le 17 d'Août j'en ai vu 1695, comme vous voyez, ma chère Mère, j'ai un peu d'occupation: Oh! que je serais contente si vous veniez voir ma petite Pharmacie, elle n'est plus reconnaissable; toutes les tablettes sont remplies, je les ai peinturées avec du rouge de Venise, j'ai tout peinturé l'armoire, le grand bureau, la porte, la table, à doubles couleurs, et je suis parvenu à imiter la terre d'ambre, c'est si simple et en même temps cela paraît si propre que c'est tout-à-fait joli.

Le petit Monastère de Tracadie semble fondé sur le roc. C'est un petit grain de sénévé qui croît au milieu des épines, mais qui promet de devenir un grand arbre. Nous avons les plus belles espérances à ce sujet.

La première lettre que nous reçûmes de nos Sœurs de Chatham fut à l'occasion de la fête de Sainte Marguerite, patronne de la Mère Mance alors Supérieure.

19 Juillet 1869.

Ma Très honorée et chère Mère,

A peine sommes-nous arrivées sur cette terre étrangère qui sera désormais notre patrie adoptive que déjà nos cœurs veulent reprendre leur essor et franchir de nouveau la distance qui nous sépare.

Nous le leur accordons très volontiers, car voici la fête de Sainte Marguerite, votre chère patronne, et c'est à eux seuls que nous voulons confier nos vœux et notre bouquet de fête.

Ils seront, soyez en sure, de fidèles interprètes de nos sentiments de respect, de gratitude et d'amour filial. Seulement ces invisibles messagers souffrent étrangement de ne pouvoir vous donner avis de leur arrivée qu'après la fête, car ils n'ont pour signal que le bruit de la plume et encore leur faut-il se concentrer dans ce fragile véhicule de papier si lent à se rendre auprès de vous.

Bien-aimée Mère, que de choses nous aurions à vous dire et cependant tout se réduit à vous répéter ce même refrain de près ou de loin, nous n'oublierons jamais ce que nous devons à votre maternelle affection, et jamais les eaux froides et salées du golfe St. Laurent qui est entre nous ne pourront ralentir l'ardeur de l'amour filial que nous avons vouée à notre chère communauté de Montréal, cette première Mère qui nous a élevée avec tant de tendresse et de dévouement. C'est pour la payer de retour que nous allons nous dévouer toute entière à l'œuvre qu'elle nous a confiée.

Puissions-nous nous montrer dignes de sa confiance et ne jamais ternir la gloire de ce cher Institut dont nous avons le honneur d'être membres. Nous osons pour cet effet compter sur les ferventes prières de nos mères et de nos Sœurs qui nous ont témoigné tant d'affection.

Sa Grandeur Monseigneur Rodgers était absente à notre arrivée; Elle est attendue demain.

Je termine en vous réitérant de nouveau notre sincère reconnaissance.

Veuillez la faire agréer à toutes nos bien aimées Sœurs, spé-

cialement à nos vénérables anciennes dont la séparation se fait vivement sentir.

Depuis notre arrivée plusieurs malades et orphelins se sont présentés à l'heure même que je vous trace ces lignes, trois viennent de loin et sont bien malades, un quatrième nous arrive.

Le Rév. M. Barry nous fait attendre Sa Grandeur pour les admettre.

J'ai l'honneur d'être,

Ma très honorée Mère.

Dans les divins cœurs de la Ste. Famille,

Jésus. Marie. Joseph.

Votre très humble fille en Notre Seigneur,

SR. DAVIGNON; R. H. de St. Joseph.

La fondation de Chatham était l'œuvre bénie de la Providence et peu à peu elle prenait de la consistance comme le prouve la lettre des Officières. 1er Août 1869.

Ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs.

A la vue des merveilles que le Seigneur ne cesse d'opérer en faveur de notre St. Institut dans ce pays du Nouveau Brunswick qui est vraiment pour lui une nouvelle Terre promise, nous avons sujet de nous écrier avec le grand Apôtre : " Qui peut sonder les pensées de Dieu et qui peut lui donner conseil." En effet, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les événements qui ont eu lieu depuis la fondation de notre chère Maison de Tracadie pour se convaincre que Notre Seigneur veut se servir ici, des filles de St. Joseph pour des desseins connus de Lui seul, mais également dignes de notre admiration et de notre reconnaissance.

Le 25 Juillet est pour nous, ainsi que pour nos bien-aimées Sœurs de Tracadie, le grand jour que le Seigneur a fait. C'est ce jour là même que Sa Grandeur Monseigneur Rogers a procédé à la cérémonie de prise de possession de notre petit Hôtel-Dieu de St. Joseph de Chatham, et à la confirmation de notre très honorée et chère Mère Davignon dans la charge de Supérieure.

Le lendemain ont eu lieu nos élections, conformément à la Règle, et notre digne Mère vient d'assigner à chacune de nous la tâche que nous aurons à remplir sous la bannière de la Ste. Obedissance.

Voici l'ordre de nos offices, vu et approuvé par sa Grandeur Monseigneur Rogers.

La Révérende Mère Davignon, Supérieure, Ma Sœur McGurthy, Assistante, Ma Sœur St. Louis, Institutrice des Novices, Ma Sœur Vitaline, Cuisinière.

Notre petite communauté à peine naissante et incapable de remplir seule la mission qui lui est confiée sent le besoin irrésistible de l'attacher étroitement à vous, ma très honorée Mère et mes Intimes Sœurs pour se soutenir dans les épreuves de l'exil.

Fortifiées par cette sainte union et par le concours de vos ferventes prières, nous allons désormais nous jeter avec un aveugle abandon, entre les bras de la Divine Providence, coopérer selon notre faible pouvoir à l'œuvre de Dieu, et nous efforcer d'en assurer le succès en renvoyant à Lui seule toute la gloire.

Animées des mêmes sentiments, nous vous réitérons l'assurance du religieux et inviolable attachement que nous vous avons voués dans les Saints Cœurs de Jésus, Marie, Joseph, particulièrement celle qui a l'honneur d'être avec un profond et cordial respect.

Ma Très honorée Mère et mes bien-aimées Sœurs,
 Votre très humble Sœur et servante,
La Secrétaire du chapitre des Relqs. Hospres. de St. Joseph.

Extrait d'une lettre, 3 Août 1869.

Ma Très honorée et bien chère Sœur Pagé,

Je ne veux pas laisser passer cette heureuse occasion sans vous offrir mes respectueux et tout cordials saluts et sans vous donner quelques nouvelles de votre cher N. Brunswick. où vous avez laissé de bonnes vieilles connaissances qui ne vous oublient pas. J'ose vous l'assurer, et surtout, Révd. Father Heegan, Father Gauvreau, plusieurs personnes de Chatham et à la tête

de toutes Sa Grandeur Mgr. Rogers, qui ne cesse de répéter ce mot " Mother Pagé, Mother Pagé."

Le Rév. Père Gauvreau est encore ici ; il ne parle et ne vit que pour sa chère communauté de St. Joseph de Tracadie, tout le reste lui est indifférent.

Notre château sera, je crois, prêt avant le printemps si on y travaille toujours avec autant d'ardeur.

Les ouvriers travaillent activement à recouvrir en bardeaux. Si je n'y connaissais, en fait de charpente, je pourrais vous donner plus de détails.

Notre très honorée et chère Mère s'acclimate assez bien, elle n'a pas un grand appétit comme ma Sœur l'Assistante et moi, mais je crois qu'elle ne se portait pas mieux chez nous. Une quantité de malades viennent ici chercher des remèdes, il y a beaucoup de phthisiques et d'asthmatiques.

Avût 1869.

Ma très honorée et chère Mère,

Avec quel bonheur nous avons reçu vos chères lettres ! Il faut avoir éprouvé les ennuis de l'exil pour savoir combien est douce au cœur la sympathie d'une Mère qu'il nous a fallu quitter. Merci donc, chère mère, du souvenir maternel que vous gardez de vos pauvres enfants, merci surtout de la charité avec laquelle vous vous informez de leurs besoins.

Nous ne voulons pourtant pas en abuser et nous espérons vivre et mourir dans notre pauvreté plutôt que de mettre encore plus à la gêne notre chère communauté qui a tant fait pour nous.

Ici, chère Mère, tout le monde est pauvre aussi (j'entends surtout les catholiques), mais que les cœurs sont larges ! Si nous voulions en croire Sa Grandeur nous l'endetterions à n'en plus finir pour nous mettre à l'aise, mais nous nous gardons de le faire autant que possible et nous tâchons de lui cacher nos privations, parce que lui-même n'a de ressources que la charité ou l'emprunt pour subvenir aux frais énormes de notre futur établissement, auquel on travaille sans relâche. Le croiriez vous chère Mère, l'Evêché nourrit plus de 20 personnes et

cependant, il n'y a sur la ferme que 2 vaches et quelques poules; pas un fruit, pas un oignon, pas un chou dans le jardin, si cela peut s'appeler un jardin.

Nous regrettons la perte du quart d'oignons ainsi que des pois, des fèves et du canard de fonte que vous nous aviez promis, ainsi qu'on nous l'a dit.

Nous nous sommes informées si quelque chose était resté sur le Steamer, mais nous n'avons retrouvé que le baril de sel à médecine.

Ne soyez pas trop inquiètes de nous, ma très honorée et bonne mère, nous n'avons pas encore manqué du nécessaire et nous nous reposons de notre avenir sur la Providence qui assurément ne nous fera pas défaut.

On nous apporte déjà quelques petits présents, de la salade, quelques œufs, un petit morceau de beurre ce qui nous fait ménager le nôtre pour le temps de la disette.

Heureusement nous avons bon appétit, en général: ce qui assaisonne les mets.

Au milieu de ces petites privations dont nous ne sommes, au reste, nullement surprises, nous n'aurions pas de plus douce satisfaction que d'entretenir la plus active correspondance avec nos bien-aimées Sœurs de Montréal et de Tracadie, mais il en faudra souvent faire le sacrifice, vu notre petit nombre et le peu de loisir que nous pouvons dérober à nos occupations.

Les malades nous viennent voir en grand nombre, et la pauvre Sœur *docteur*, après avoir étalé toute sa science médicale auprès d'eux, aurait honte de passer le reste du temps assise à son écritoire en laissant tout le travail à nos chères Sœurs.

Elle espérait au moins se dilater le cœur en écrivant quelquefois la nuit, et notre digne mère y avait consenti, mais Sa Grandeur n'est pas du tout d'avis de *gaspiller nos santés* et ne veut permettre de veilles que pour le besoin des malades, afin dit-il de ne pas perdre la réputation que possède le climat du N. Brunswick.

De la sorte chère Mère, nous vivrons peut-être assez vieilles pour aller finir nos jours à notre cher monastère de Montréal; mais nous laissons cela à la Providence et nous vivons au jour le jour. La grande faveur que nous serons toujours jalouses d'obtenir de votre charité, ma très honorée mère, c'est la con-

tinuation des ferventes prières que notre chère communauté adresse au ciel en notre faveur.

Ce sont ces prières qui nous soutiennent, daignez nous les accorder et croire aux sentiments de l'inviolable attachement avec lequel nous demeurons toujours dans les Sts. Cœurs de Jésus, Marie, Joseph et particulièrement

Celle qui a l'honneur d'être

Ma très honorée Mère

Votre très humble fille

La secrétaire des Relqs. Hospit. de St. Joseph.

Le noviciat du petit monastère de Chatham fut ouvert le jour de la fête du St. Nom de Marie par le chant du Veni Creator de la 1ère Postulante.

Sa Grandeur voulut que la cérémonie fut aussi solennelle que possible : on avait fait des préparatifs en conséquence avant la messe paroissiale.

Mgr. revêtu des ornements pontificaux ayant pris place sur son trône et les chantres ayant entonné le *Latatus sum* les Sœurs entrèrent dans le sanctuaire accompagnant la Postulante qui marchait la première un cierge à la main.

Après les saluts à l'Evêque et au chœur elle prit place au pied de l'autel sur le prie-Dieu qu'on avait préparé pour elle après le chant du Veni Creator.

L'Instructrice conduisit l'aspirante aux pieds de Sa Grandeur qui la bénit.

Elles retournèrent ensuite à leurs places entendre la messe, après laquelle Mgr. fit un sermon magnifique sur l'excellence de la Virginité et conclut en nous accablant de louanges et de bénédictions à l'adresse des humbles religieuses; ce qui les remplit de confusion.

Mais tout cela fit grande impression sur les spectateurs qui furent très émus, et Sa Grandeur était on ne peut plus satisfaite.

Plusieurs jeunes demoiselles semblent avoir beaucoup d'attrait pour la vie religieuse mais nous ne sommes pas logées pour en admettre à présent.

Les travaux de notre bâtisse ont été repris avec une nouvelle

ardeur, les excavations du rez de chaussée sont terminées grâce au zèle de Sa Grandeur qui trouve un si fidèle écho dans les cœurs de ses prêtres et de ses diocésains.

Les Révs. M. Barry et Varelay ont voyagé la nuit et le jour à la pluie pour demander des ouvriers et charretiers.

Il est étonnant de voir qu'un ouvrage si considérable, qui vaut au moins £100, se soit fait gratuitement dans l'espace de 10 à 15 jours, et à l'époque même des récoltes.

Nous avons vu jusqu'à 30 personnes presque tous les jours travailler à l'excavation de la terre, de la pierre et du sable, avec une ardeur infatigable. C'est vraiment admirable. Il y avait là jusqu'à des vieillards, des invalides, des enfants de 8 ans jouant du pique et de la bêche la plus grande partie du jour, chacun fournissant de bon cœur sa personne, son temps, ses voitures, ses chevaux et même sa nourriture. Mgr. nourrissait les charretiers et leurs chevaux; quelquefois ce bon Père s'est trouvé à avoir jusqu'à 40 personnes à la fois dans la cuisine de son collège; et lui-même passait les journées entières, comme il le fait encore aujourd'hui, assis sur une pièce de bois, mais le plus souvent debout avec les pauvres journaliers.

Nous allions les voir de temps en temps pour les encourager. Il y avait parmi eux des malades guéris par nos soins.

Nous aurons un beau rez-de-chaussée de 11 pieds de hauteur. Presque tout l'extérieur de la maison est fini, à l'exception du dôme et de deux ailes destinées aux *water closets*.

Les chassis sont tout posés. L'on commence aujourd'hui les cheminées, les lattages et colombrages.

Il faut être sur les lieux pour croire à la générosité proverbiale du peuple de Chatham; presque toute la population catholique forme la classe ouvrière et pauvre par conséquent.

Et cependant la collecte annoncée pour le 15 août au profit de la bâtisse s'est élevée à £100.

Mgr. quelquefois nous amène deux ou trois malades par jour les tenant par la main et il ne nous quitte pas qu'il ne nous ait raconté leur intéressante histoire.

C'est ainsi que Sa Grandeur se fait élire de ses diocésains, et aussi presque tous sont-ils prêts à s'arracher le pain de la bouche pour contribuer aux œuvres qu'il entreprend.

14 Novembre 1869.

Ma Très honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

La présente va sans doute vous causer une bien vive surprise en vous annonçant que vos petites sœurs de Chatham sont orphelines pour la semaine... Notre très honorée mère est allée à Tracadie avec notre chère Sœur Pagé. La chose est-elle croyable ! Oui assurément ; elles sont parties hier matin, 13 novembre accompagnées du Rév. M. Varelay et de M. Finn, l'un de nos amis les plus dévoués.

Pour décider notre digne mère à entreprendre ce voyage il ne fallait rien moins qu'une assurance expresse de la volonté de Dieu, et c'est le Rév. P. Barry, je crois, qui la lui a manifestée et qui a conclu cette affaire avec notre saint Evêque.

Il faut remarquer ici que Sa Grandeur a toujours laissé notre mère libre sur ce sujet, par pure délicatesse et pour ne gêner en rien nos consciences, mais quand enfin elle s'est décidée d'aller à Tracadie, Mgr. y a applaudi de tout cœur, et tout en lui témoignant sa satisfaction, il l'a chargée d'être son représentant auprès de nos chères sœurs, puisque lui-même n'avait pas le loisir d'aller les saluer avant son départ pour Rome.

Il y a plus encore, cet incomparable Père a voulu absolument fournir ses chevaux et sa voiture pour le trajet, tandis que lui-même devra s'en aller par la poste jusqu'à Halifax, avec beaucoup d'inconvénients.

Les quelques jours de retard que Mgr. apporte à son voyage de Rome lui sont tout-à-fait précieux ; on ne saurait croire que dans l'espace de 5 ou 6 jours, il a commencé 3 bâtisses nouvelles qui seront prêtes à être continuées de bon printemps savoir, une grange (afin de nous donner la sienne) 2 ailes à la bâtisse neuve, une allonge à notre petit monastère et de plus un grand apprentis pour le bois.

Tous les citoyens de Chatham sont émerveillés, plusieurs disent qu'il ne vit plus que pour les sœurs.

Mais lui n'a qu'une seule pensée, un seul but ; travailler pour la gloire et le service du Commun Maître ; oubliant tout le reste ou plutôt rapportant tout à cette unique fin, il n'est pas étonnant de le voir opérer tant de prodiges sans aucune ressource humaine, en apparence.

Je ne tarirais pas si j'avais le loisir de parler plus longuement de notre vénérable et bien-aimé Père Mgr. Rogers.

Nous le perdons pour quelques mois, mais nous avons la ferme confiance que la Divine Providence, sa vigilante Mère et la nôtre, nous le ramènera sain et sauf de la ville Eternelle. Nous sommes heureuses de penser, ma très honorée mère et mes biens chères sœurs, que dans cette intention, vous unirez vos ferventes prières aux nôtres.

Je reviens à nos chères voyageuses, je pense qu'elles vont effrayer nos sœurs de Tracadie.

Notre mère a endossé le capot de buffle du Rev. Père Egan et ma sœur Paré celui de Mgr.; elles ont sur la tête je ne sais quelle espèce de coiffure de poil noir qu'on leur a procurées; elles ne sont vraiment pas reconnaissables, heureusement la voiture est fermée.

Je puis vous assurer, ma très honorée mère et mes bien chères sœurs que nos petites inconvénients présentes ne sont rien auprès du bonheur que nous avons de posséder nos chères sœurs Paré et O'file, elles sont un trésor pour nous et avec elles poursuivrons-nous notre œuvre avec un nouveau courage.

Agréer donc de nouveau, ma très honorée mère et mes bien chères sœurs, l'hommage de notre vive reconnaissance pour le sacrifice que vous avez bien voulu faire de ces chères sœurs en faveur de votre petite maison de Chatham.

Nous sommes toutes en bonne santé. Quoique pauvres, nous n'avons guère ressenti jusqu'à ce jour les privations de Madame pauvreté. C'est avec un excellent appétit que nous mangeons du poisson 2 ou 3 repas chaque semaine, outre les jours maigres, c'est la mode du pays et le poisson ici est excellent pour celles qui l'aiment.

La viande fraîche est fort cher, cependant nous en avons un peu chaque semaine, ainsi que du lard et du lard salé que nous avons apporté de Montréal. Avec cela, on peut vivre, puis l'eau de notre puit est si bonne qu'elle nous sert de vin blanc; personne ne pense à mettre de sucre dans son thé; enfin l'appétit tient lieu de salaire. Comme on s'accoutume à tout! Pour ma part, je vous assure que je n'ai rien à souffrir de ce côté là; il est vrai que je suis Roger Bon Temps; mais pour nos sœurs je ne sais ce qui en est, sinon que pas une ne se plaint ni ne

fait la grimace là-dessus. Nous avons été bien amusées l'autre jour par une petite scène qui se renouvelle assez souvent.

Un brave Acadien de Richibouctou entra par la cuisine pour voir le médecin, ma sœur Odile peu habituée à de pareilles visites, lui demande s'il est malade. Non "répond le bon vieux d'un ton de voix à faire trembler la maison, j'étais pas malade mé j'avions la courte haleine." La pauvre sœur moitié effrayée, moitié surprise, tourne le talon et se sauve dans la dépense. J'avais entendu crier l'homme de notre chambre, et pensant bien que c'était quelque malade, je descends et je trouve mon Acadien qui continue de me conter son histoire d'une voix de stentor. Notre mère et nos sœurs, enfermées dans le Réfectoire et moitié mortes de rire purent à peine faire leur lecture, tant était drôle la mine de ma sœur Odile avec son malade.

Nous voyons tous les jours un bon nombre de malades, comme à l'ordinaire; l'un d'eux, venu de l'Île du Prince Edouard a passé 3 semaines à l'hôpital et nous a donné une vache; nous avons eu aussi quelques poules, un peu de beurre, des œufs et plusieurs semblables petits présents qui nous permettent de vivre sans être trop à la charge de notre Evêché. Et nous devons cet avantage à Sa Grandeur, aux Rev. Mess. Barry et Varelay qui ne cessent de nous vanter partout, et ainsi disposent tout le monde en notre faveur.

Je vous laisse, ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs pour aller recevoir la dernière bénédiction de notre saint Evêque qui va nous laisser dans quelques instants et se mettre en route pour son grand voyage. Déjà, la voiture qui va nous le ravir est toute prête et de notre fenêtre je vois tout le monde en mouvement à l'Evêché.

Puisse le Ciel nous ramener bientôt notre Pasteur et notre Père quand sa noble mission sera terminée. En vous priant d'agréer les sentiments dictés par l'étroite union que vous a vouée notre petite communauté je demeure tout particulièrement avec un cordial respect.

Ma très honorée Mère et mes intimes Sœurs,

Votre très humble sœur et servante,

SR. ST. LOUIS, Rel. Hosp. de St. Joseph.

28 Janvier 1870.

Ma très honorée et chère Mère.

Je ne puis laisser partir nos lettres sans y joindre ces quelques lignes pour vous informer de l'heureuse issue des arrangements conclus avec le bon Dr. *Stafford Benson* dont je vous ai parlé assez longuement dans une lettre. Il fait preuve envers nous d'une bienveillance qui nous montre visiblement l'attention de la Providence sur nous. Ces jours derniers, il nous a fait prier avec beaucoup de courtoisie de vouloir bien admettre une malade à l'hôpital. Il y en a 3 maintenant, il vient les voir chaque jour à la même heure. Je serais trop longue à vous raconter toutes la délicatesse de ses procédés.

Mais voici le principal. Le voyant si assidu, si affable, j'étais vraiment inquiète de savoir s'il chargerait nos malades du moins ceux qui seraient les plus aisés, et je ne savais comment aborder une question si délicate, cependant elle devenait nécessaire pour éviter toute difficulté à l'avenir. Nous avons justement une malade à la salle pour laquelle j'étais fort en peine à ce sujet : car elle était venue pour se faire traiter par les sœurs seulement et le médecin avait donné sa prescription pour elle ; mais je lui proposai de bien s'entendre avec lui avant de la suivre. Elle le fit et le bon Dr. me dit ensuite en m'abordant "Ma sœur, cette femme craint le paiement, assurez donc vos malades que je ne leur veux rien charger pour le temps qu'ils passeront à l'hôpital, c'est à l'hôpital qu'ils doivent donner ce qu'ils ont à payer ; ni eux, ni vous autres n'avez rien à payer au médecin." Une autre fois, comme j'essayais de lui témoigner notre reconnaissance "Quel est l'homme, s'écria-t-il, qui refusera de passer un quart d'heure, une demie heure chaque jour, dans un hôpital pour le soulagement de ses semblables." Je vous laisse à juger de notre contentement et surtout de la noblesse des sentiments du Dr. Benson, c'est un bon Père qui sous des dehors durs cache un grand cœur, une esquisse politesse et beaucoup de simplicité et de franchise. Vous n'ignorez pas, chère mère, tout ce qu'il a fait pour nos sœurs de Tracadie, auxquelles il porte toujours le plus vif intérêt. Béni soit Celui qui tourne les cœurs comme il lui plaît en faveur de ses petites servantes.

Daignez nous aider à le remercier, ma très honorée mère, et

aussi à prier pour la conversion des protestants qui nous entourent et qui d'ailleurs paraissent si bien disposés.

Agréez le filial respect avec lequel je demeure, etc., etc.,

Notre petite maison de Chatham est tout-à-fait prospère. Nos sœurs ont la direction d'un pensionnat depuis 1871. Près de 200 enfants fréquentent leurs classes; elles ont sur ce nombre une vingtaine de pensionnaires.

Extrait d'une lettre. 3 Novembre 1872.

Si j'osais, je vous prierais, ma chère mère, de vouloir bien offrir mes respectueux hommages à Sa Grandeur Mgr. de Montréal, si vous avez l'occasion de La voir et La prier de vouloir bien me bénir ainsi que toutes mes petites enfants, au nombre de 130 dont 8 sont pensionnaires; et en particulier, l'une de ces dernières qui est protestante. Cette jeune fille appartient à une des plus respectables et des plus riches familles de X.... (Rouchiniégouak); je vous prie en même temps de vouloir bien faire prier nos sœurs pour cette chère petite *brebis égarée*. Deux autres grandes Dlls. protestantes doivent encore nous arriver ces jours-ci. Oh! je ne sais, ma mère, ce que je ferai alors, si mon bon Dieu ne m'assiste puissamment; car croyez-moi ce n'est pas peu que d'avoir à surveiller tout ce petit monde là.....

Je suis à veiller en ce moment une pauvre femme mourante; il y a une quinzaine de jours, j'ai eu le bonheur de recueillir le dernier soupir d'un petit saint, jeune homme de 18 ans, bossu, infirme et malade depuis l'enfance. Ce pauvre enfant avait vécu sans foi et sans religion aucune, au fond des bois de Pictou, jusqu'à ce que l'an dernier notre Père Varely étant en visite dans ces endroits, l'invita à venir le voir à l'Evêché. L'enfant par un beau jour sortit de l'ornière, vint se présenter au Père qui le confessa, le baptisa et nous l'amena pour le préparer à communier. Depuis il est resté comme malade dans nos salles et enfant gâté de nos sœurs, car outre sa grande mesure de foi et d'amour tendre pour N. S., il était tout industrie et intelligence. Voyez donc, chère Mère, comme il est bon le Dieu que nous servons, à Pictou comme à Montréal. Nous avons eu Dimanche la faveur d'assister à la première messe d'un ministre

protestant converti ; ce Monsieur est d'Halifax. Il a fait un sermon ravissant sur la Sainte Mère de Notre Seigneur ; si bien que deux protestants ont pris le parti de se retirer ; aussi était-il loin de faire leur apologie.—Ces faits consolants ne sont pas isolés, mais nous arrivent assez fréquemment. Que le saint nom de Dieu en soit béni !

Tracadie, 10 Novembre 1872.

Ma très honorée Mère et mes chères Sœurs,

Je veille nos pauvres malades et je profite d'une si bonne occasion pour venir me reposer au milieu de vous, après tous les ouvrages d'automne que nous avons finis hier.

Notre Rév. Père Babineau, nous a passé les No. du "Nouveau-Monde" sur lesquels sont tous les détails des splendides démonstrations qui ont eu lieu à l'occasion des Noces d'Or de Sa Grandeur Mgr. Bourget.

A Tracadie l'on ne connaît pas ces belles choses là : mais il y a aussi des beaux jours, des jours purs et sereins, des jours de grâces et de salut.

Permettez ma très honorée Mère et mes chères Sœurs que je vous parle un peu de la belle et sainte mission qui a eu lieu dans cette Paroisse, il y a trois semaines.

C'est le Rév. P. Hupier, religieux de Ste. Croix, qui l'a prêchée, et qui a fait des merveilles ; mais je me trompe, si c'est l'homme qui plante et arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement et qui fait porter des fruits. Oh ! oui, les fruits de cette retraite ont été divins ! Pendant huit jours qu'elle a duré, l'Eglise a été continuellement encombrée ; et malgré la pluie torrentielle qu'il a fait presque tout le temps, quatre prêtres ont été occupés tout le temps au confessionnal depuis 5½ h. du matin jusqu'à 10 h. et 11 h. du soir. Plusieurs personnes qui ne s'étaient pas confessées depuis bien des années se sont rendues à leurs devoirs ; entr'autres deux hommes l'un de 40 ans et l'autre de 45 qui n'avaient pas encore fait leur première communion, sont venus à l'Eglise et ont communiqué à la fin de la retraite.

Je ne puis m'empêcher de vous parler surtout d'un vieillard

âgé de 80 ans qui par suite d'une querelle avec un voisin avait fini par abandonner la religion ; depuis plus de 30 ans, il ne s'occupait plus de son âme. Plusieurs fois il avait maltraité sa femme pour l'empêcher d'aller à l'Eglise. En un mot, il était connu sous le nom de *Loup-garou* : cela vous dit tout. Eh bien ! ma très honorée Mère et mes chères Sœurs, la retraite allait finir et le pauvre homme insensible aux prières de sa femme et de ses enfants, ne voulait pas entendre parler d'aller à l'Eglise. Un de ses neveux, homme plein de foi vint trouver notre mère et lui dit tout ce que je viens de vous raconter. Notre mère alors se hâta de lui donner aussitôt la médaille du Sacré Cœur qu'elle portait à son chapelet ; en lui recommandant de la lui porter immédiatement ; et dès le soir même la chose fut exécutée, sans pourtant que le pauvre pécheur ne sut d'où elle venait.

J'ai oublié de vous dire que la veille notre Rév. Père Babin était aller le trouver chez lui, pour le prier de penser à son âme et de venir au moins entendre un sermon ; mais il n'en avait reçu que des injures et des blasphèmes.

Le lendemain donc que ce pauvre homme eût reçu la médaille, son neveu retourna le voir et le trouva dans un état indescriptible ; il était comme fou, il ne savait quasi plus ce qu'il faisait ; il lui avoua qu'il avait passé la nuit dans des frayeurs étranges et qu'il était décidé à aller au sermon ; mais il ajouta d'un ton un peu ironique, qu'il n'était pas encore aux pieds du prêtre ; deux heures après, le pauvre pécheur était au confessionnal du Rév. Père Hupier qui entendit sa confession de trente ans ; et, oh miséricorde divine ! à huit heures du soir cette âme était régénérée dans le bain sacré de la pénitence.

Le lendemain, à peine la messe de communauté était-elle finie que nous vîmes arriver le bon vieux converti, que nous reconnûmes, sans l'avoir jamais vu ; car il n'avait jamais aimé les sœurs plus que les prêtres.

Notre Mère le fit entrer au parloir ; il était comme un petit enfant, il ne savait comment exprimer sa joie ; il dit à notre mère qu'il venait la remercier pour la médaille qu'elle lui avait envoyée ; on ne saurait se faire une idée de l'air de paix, de bonheur et de contentement qui brillait sur sa figure. Ce jour là même il eut le bonheur de communier. Notre mère lui

donna un chapelet, un scapulaire, des médailles, un petit crucifix, etc. ; il partit chargé de dévotion, et promit à notre mère de revenir la voir de temps en temps ; et il a tenu promesse, il est revenu la semaine dernière toujours dans ces admirables dispositions.

Pendant la retraite nous avons fait des scapulaires à tire d'ailes ; les gens venaient en foule en demander. Nous avons même été obligées de veiller des parties de nuit pour en faire.

Depuis que nous sommes ici tous les ans les enfants de la 1ère communion avaient été enrôlés, mais les grandes personnes ne l'étaient pas pour la plupart.

Si cette belle retraite, ma très honorée mère et mes chères sœurs, a apporté une brise de grâces sur la Paroisse, il faut bien dire qu'elle nous a coûté à nous, quelques sacrifices ; car vous comprenez que notre Rév. Père Babineau s'est trouvé dans l'obligation de remettre le temps et service aux bons Messieurs qui lui avaient ainsi prêté secours ; d'abord il a dû aller à Pockmouche ; il partit le dimanche après les offices, et est revenu le mercredi après-midi ; il entendit nos confessions, et nous dit la Ste. Messe le jeudi, puis il repartit, et n'est revenu que le samedi soir. La semaine dernière il lui a fallu aller à Caraquet ; il partit mercredi, et n'est revenu qu'hier soir.

Nous avons donc dû nous passer de messe et de communion pendant tout ce temps. Je vous avoue que c'est un genre de privation auquel nous n'aimons guère à nous accoutumer. Toutefois, il faut bien ajouter que cela n'arrive pas bien souvent ; et puis maintenant que les missions sont terminées sur les côtes, notre Père ne s'absentera pas de longtemps.

D'ailleurs ma très honorée Mère, vous connaissez la bonté de notre Père Babineau, vous savez qu'il souffre autant et plus que nous de nos privations qu'il s'efforce toujours d'alléger. Un mot de nos malades : le petit William est mourant, il souffre un vrai martyr ; il est extrêmement oppressé. Nous en avons aussi deux autres bien malades, nous veillons toutes les nuits depuis quelque temps.

Le nombre des malades du dehors semble diminuer un peu, mais il en vient encore assez.

Nous avons continuellement de la couture pour les Eglises des différentes missions voisines, surtout de Caraquet et de

Pockmouche, le Rév. M. Pelletier doit encore nous apporter un lot de vieux ornements pour les défaire, et refaire; ce qui pourra servir après avoir été teint. Depuis un an ma Sœur Assistante a cousu continuellement pour l'Eglise Paroissiale de Tracadie, nous fournissons du pain d'autel à onze missions; ce qui donne aussi du trouble; nos sœurs ont tant de peine à le faire, dans une grande cheminée tout embrasée. Ma Sœur Clémence se propose d'essayer le fer que nos chères sœurs de Lafèche nous ont donné, mais sur le poêle de la cuisine; car ce fer est trop pesant pour s'en servir à la cheminée, et ce serait risquer de le briser.

Ma très honorée mère, vous qui connaissez la place ainsi que ma sœur Assistante, imaginez-vous que le petit pont qui va au Presbytère, est tout brisé. Notre Père est obligé de venir en pirogue. Il y a eu une tempête inouïe le jour de la Toussaint, l'eau est montée extraordinairement, le pont a été brisé; un homme pouvait encore y passer avec précaution; et malheureusement le vent qu'il a fait vendredi l'a emporté; il est probable que l'on en fera un neuf avant le printemps. Le même vent a renversé la cheminée de l'Apothicaire et les couvertures des ventilateurs, mais quelques-uns de nos malades convalescents les ont réparés.

Si les convenances ne me forçaient de terminer j'aurais encore bien des petits riens à dire, il est si doux de parler à une tendre mère et des sœurs bien-aimées!

Veillez excuser la longueur de cette pauvre lettre et me faire l'honneur d'agréer l'expression des sentiments respectueux et affectueux de chacune de nous, mais bien particulièrement, ma très honorée Mère et mes chères Sœurs, de votre très humble sœur et servante.

SR. ST. JEAN, Rel. Hosp. de St. Joseph.

LETTRE DU RÉV. M. IS. PIETTE, MIS., AU RÉV.
J. F. MALO, MIS.

Portland, Orégon, janv. 1871.

Bien Cher Confrère,

C'est donc enfin que vos bonnes lettres nous sont arrivées à Portland, cinq mois après leur date. D'abord perdues en chemin, puis retrouvées à San Francisco, de là envoyées à Yakama dans la valise retrouvée du Père St. Onge, elles ne nous parviennent qu'au mois de Novembre. Toutefois je dois vous dire qu'elles ont été d'autant plus précieuses qu'elles se sont plus longtemps fait attendre. Merci bien pour celle que vous avez eu la bonté de m'adresser en particulier, comme pour celle aussi que vous m'avez écrite de Rome. J'ai répondu dans le temps, mais je crois que cette réponse ne sera parvenue à Rome qu'après votre départ.

Toutes vos lettres envoyées à l'Orégon sont une preuve évidente de votre attachement à nos chères missions. Je vous assure que cela nous fait du bien et nous encourage, lorsque nous voyons que nous avons des amis en Canada.

Maintenant vous attendez de moi, non des compliments, mais bien de nos nouvelles qui ne sont pas mauvaises, à Dieu merci. Et comme il est du devoir de chacun de répondre pour soi, je vais d'abord vous raconter les aventures de mes dernières vacances. Ayant eu l'avantage de trouver quelqu'un d'assez bon pour me remplacer au convent, j'ai pu prendre un congé de six semaines, que j'ai passées sur les bords de la mer: ce qui a de beaucoup refait ma santé. Je suis allé visiter Victoria, et ses braves missionnaires, tant Prêtres que Religieuses, de là, je me suis rendu à la belle Mission Sauvage de la Baie des Cawitchines, où j'ai trouvé notre vieil ami, le R. P. Rondeau qui est maintenant un vrai Patriarche des Indiens, au milieu desquels il vit depuis déjà nombre d'années.

Ce bon vieux Père vient de bâtir cet été une église en pierre, de 30 pieds de front sur 64 de profondeur. Il a fait l'ouvrage lui-même, aidé d'un seul maçon, et de ses sauvages. J'ai eu l'honneur de mettre la main à l'œuvre, pendant les trois semaines que j'ai passé avec lui. En sus des travaux du Père et de ceux qui veulent bien lui aider gratis, cette église lui coûtera

encore la somme de \$1,200, en espèce; un bon Irlandais lui a fait cadeau, pour cette belle œuvre, de la jolie somme de \$500. Pour le paiement du reste de la somme, le digne Père a bien voulu s'imposer le sacrifice de la vente de toutes les bêtes à corne et chevaux qu'il possédait: c'était là le fruit de nombreuses années de soins et de travaux. Comment Dieu pourrait-il manquer de bénir tant de dévouement et de si généreux sacrifices, afin d'élever un temple à sa gloire, et pour le salut de beaucoup d'âmes.

C'est encore avec des moyens pareils que ce cher Père réussit, il y a quelques années, à bâtir un couvent pour les enfants de ses chers sauvages; et les dévouées Sœurs de Ste. Anne, de Victoria, se hâtèrent par un sacrifice généreux de venir prendre soin de l'éducation religieuse de cette partie si intéressante du troupeau, confié aux soins d'un si digne Pasteur.

Ayant enfin pris congé de ce cher et vénérable confrère, je suis allé faire visite à une autre mission sauvage non moins importante, et remarquable par la bonne disposition de ses nombreuses tribus, la belle agence des Snohomiches, sur la Grande Baie de Puget, diocèse de Nesqually. L'avancement et le succès de cette belle mission sauvage sont l'œuvre distinguée des R. R. P. P. Oblats. Il y a là un joli pensionnat pour les garçons tenu par eux; et un autre pour les filles tenu par les Révdes. Sœurs de la Providence de Vancouver, Orégon, le nombre des élèves est au-delà de cinquante. J'ai été vraiment étonné du progrès que ces petits Sauvages font, non seulement dans la science de la religion, mais encore dans l'art de lire, d'écrire, et du calcul, etc., leurs examens de la fin de l'année ont été souvent très loués par les journaux protestants mêmes du pays. Continuant ensuite ma route vers mes foyers, je suis passé par la jolie petite ville de Siatel (Seattle), afin de visiter le digne Pasteur de la place, le Révd. M. Préfontaine. Sa chapelle est bien finie et très propre; la majeure partie de sa congrégation se compose de bonnes familles Irlandaises. On parle beaucoup de cette jolie place sur la Grande Baie, comme devant être le terminus du grand chemin de fer Pacifique américain du nord. Les voies ferrées sont en grande vogue et progrès dans notre pays encore jeune de l'Orégon: celle vers le nord qui doit relier le fleuve Colombie à la Grande Baie de Puget est déjà

avancée ; celle vers le sud destinée à relier l'Orégon à la Californie, est maintenant parcourue par les chars rapides sur une distance de près de 200 milles. Ainsi les jolies villes de Portland, Orégon City, Salem, Albany, Corwallis, Eugène City, Roseburg, ne sont plus qu'à quelques heures de distance. Et il nous est facile maintenant de visiter nos missionnaires et Sœurs qui ont des missions dans plusieurs de ces villes. On doit encore commencer des nouveaux chemins de fer dans deux ou trois autres places différentes ; les compagnies sont organisées, et les contrats donnés. Comme vous le voyez voilà beaucoup de progrès matériels pour notre pays. Mais ce qu'il y a de plus consolant, c'est que la religion ne reste pas en arrière. Le Rév. P. Wininger S. J. vient de prêcher cette année une retraite des plus fructueuse, dans toutes les missions de l'Orégon, et du Territoire de Washington, ou diocèse de Nesqually. Il a opéré partout des conversions nombreuses et très consolantes pour la religion. Je n'entrerai dans aucun détail sous ce rapport car je sais que notre excellent journal de Portland, la *Sentinelle Catholique*, que vous recevez toujours vous a appris déjà toutes ces bonnes et heureuses nouvelles. Que Dieu bénisse donc cet excellent missionnaire qui sait si bien rendre gloire à Dieu, et ramener au bercail tant de brebis égarées.

Notre vénérable et digne archevêque d'Orégon, Mgr. F. N. Blanchet, vient heureusement de nous arriver plein de vie et de santé, de son magnifique, mais long et laborieux voyage du Grand Concile du Vatican. Son retour nous a beaucoup réjouis, et nous l'avons fêté du mieux qu'il nous a été possible. Sa Grâce nous a entretenus pendant longtemps des saintes et magnifiques choses, dont elle a été le digne coopérateur et le témoin, pendant son heureux séjour dans la Ville Eternelle.

De son côté, Monseigneur paraît heureux et satisfait de l'état prospère, dans lequel il retrouve ses chères et bien aimées missions, après une absence de plus de deux années.

Adieu, saluts et respects à tous les amis du Canada.

Tout à vous,

LS. V. PIETTE. Ptre. Mre.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DES SŒURS DE LA PRO-
VIDENCE DE LA MISSION DES S. S. ANGES
VANCOUVER, ORÉGON.

(Suite et fin.)

Il est assez difficile de se faire une image des fatigues que nos pauvres Sœurs ont à supporter, quand elles sont une fois arrivées aux mines. Elles sont obligées de visiter les *Claims*, les uns après les autres, de traverser des fossés profonds, de parcourir des terrains tous bouleversés par les mineurs, de descendre dans les excavations, et tout cela se fait à pied. Comme les *Claims* sont souvent bien éloignés les uns des autres, les courses à faire, sont très longues; quelque fois ces pauvres Sœurs parcourent jusqu'à 20 milles dans une seule journée. Le succès qui couronne généralement leur œuvre, ne contribue pas peu à les encourager. Le mineur est généreux. Exposé tous les jours à devenir victime de quelque accident, il donne libéralement aux malheureux, surtout quand ceux qu'il est appelé à secourir, sont des enfants, dont les parents, peut-être, sont morts en travaillant au métier qu'eux-mêmes exercent. Les Irlandais si renommés pour leur attachement à la religion, leur grand respect pour les personnes attachées au service du Bon-maître, contribuent largement. Ils reçoivent toujours les Sœurs avec la plus grande cordialité. Le spectacle inattendu d'une religieuse au milieu de pareils déserts, les touchait profondément et leur faisait faire tous les efforts possibles pour augmenter la collecte. Nous en avons vu plusieurs vider leur bourse en disant: "Dieu m'a donné de bons bras, j'en trouverai encore." D'autres voulant épargner autant de trouble que possible aux bonnes Sœurs, en se chargeant de collecter pour elles, parmi leurs compagnons. Voici un trait qui nous donnera une plus juste idée de leurs dispositions. Plus de 60 Irlandais travaillaient dans le même *Claim* pour un Catholique. A l'arrivée de nos Sœurs rien de plus pressé que de collecter entr'eux. Un protestant mal disposé, refuse de souscrire, et aussitôt les mineurs déclarent au propriétaire, qu'ils ne veulent plus travailler avec cet homme. Force fut donc au propriétaire de le renvoyer pour ne pas s'exposer à perdre tous ses employés.

Les Sœurs furent bien peinées de cette détermination de la part des mineurs, mais il n'y eut pas à les faire revenir de leur décision.

Il y eut jusqu'aux Chinois qui malgré leur parcimonie proverbiale contribuèrent à l'œuvre des orphelins. Nos Sœurs généralement ne s'adressèrent pas à eux, mais elles le firent une fois ou deux, pour voir quel serait le résultat de leur tentative.

Un Monsieur qui accompagnait nos Sœurs, expliqua le but de la quête à l'un d'entr'eux qui savait un peu d'anglais. Il leur dit qu'elles avaient un grand nombre d'enfants, dont les parents étaient morts, qu'elles leurs donnaient à manger, à boire et de quoi se vêtir. Nos Chinois se consultent, puis ils décident de donner quelques piastres pour prouver leur sympathie pour une telle œuvre.

Quoique les populations minières soient en partie composées de toutes espèces de gens; qu'il se commette des meurtres très-souvent et qu'il n'y ait d'autres lois connues que celle du *couteau* et du *revolver*, cependant il est étonnant de voir le respect dont nos Sœurs ont toujours été entourées, les attentions, les bontés, délicatesses même, dont elles ont toujours été l'objet.

Qu'il nous soit permis, ici, de payer un tribut de reconnaissance aux Messieurs qui pour nous aider à payer quelques dettes et à soutenir nos établissements, ont bien voulu partager les fatigues et les dangers de ces pénibles quêtes. Leur dévouement pour le développement de nos œuvres dans ces circonstances, mérite notre gratitude et celle des orphelins de Vancouver.

Notre état de Sœurs de Charité qui si souvent nous donne de si douces consolations, en nous procurant l'occasion de ramener à Dieu des âmes qui s'en sont éloignées par les attrait trompeurs du malin esprit, rencontre cependant des occasions d'angoisses; en voici un exemple entre plusieurs autres.

En 1869 mourut à notre hôpital St. Joseph, un homme, qui né de parents catholiques avait reçu le St. Baptême, mais n'avait depuis pratiqué aucun acte de religion. Aussi son ignorance des vérités de la Foi était complète. Cloué depuis plus de 6 mois sur un lit de douleurs, les Sœurs hospitalières n'épargnèrent ni peines, ni fatigues, pour prodiguer à leur cher malade les secours spirituels et corporels, que son état réclamait.

Mais il s'obstinait à refuser les secours que le céleste médecin des âmes lui offrait si abondamment. Il ne pouvait supporter la vue des prêtres, tellement que quand il les voyait visiter les salles des malades il tournait le dos, ou feignait de sommeiller pour éviter leur rencontre. Les hospitalières en proie aux anxiétés qu'inspire la pensée d'une âme prête à devenir la proie de l'enfer, redoublaient leurs instances au ciel, à mesure que le malade paraissait s'endurcir davantage. Un jour, il dit à l'une d'elles. "Vous pouvez prier et vous désoler tant que vous voudrez, je ne me convertirai pas, si je reviens en santé, je verrai ce que j'aurai à faire, mais maintenant je mourrai dans l'état que je suis." Une autre fois, il dit à l'hospitalière qui lui demandait de réciter avec elle une petite prière : "Vous resteriez là toute la journée que je ne prierais pas."

Le jour de la fête de St. Thomas, la Sœur qui avait passé la nuit avec les malades, était agenouillée auprès du moribond ; elle croyait à chaque instant qu'il allait rendre le dernier soupir ; c'était pendant la messe qui se disait à l'hôpital pour fléchir le ciel en faveur de cet infortuné. Au moment de l'élévation, le malade parut plus agité, la Sœur s'approcha de lui, et lui demanda de dire avec elle : *Mon Dieu ayez pitié de moi ! sauvez-moi !* Le malade répéta aussitôt l'invocation avec l'accent d'un ferveur qui semblait lui faire comprendre l'éminent danger où il se trouvait. Enfin il parut désirer le Prêtre. Comme la messe n'était pas finie, la Sœur lui fit faire plusieurs fois, des invocations conformes à son état. Aussitôt que le Célébrant eut ôté la chasuble, il alla trouver le moribond quelques minutes après que le Prêtre fut avec lui, il perdit connaissance et tomba en agonie. Cependant la connaissance parut lui revenir à de petits intervalles, pendant lesquels il baisait amoureusement le crucifix,

Il reçut l'absolution générale et l'Extrême Onction, à 11 heures il expira. Puisse le Dieu de toute miséricorde avoir eu pitié de son âme et lui accorder une place en paradis, comme au larron pénitent.

ITINERAIRE DES SŒURS GRISES A LA RIVIERE
McKENZIE. (Suite.)

1er. Juillet, lever à quelques minutes avant 3 heures—temps magnifique. Nous avons dû coucher dans un marais; pas moyen de trouver une meilleure place. Nous avons dormi quand même, l'humidité avait traversé notre prelas qui est pourtant très bon.

2 Juillet,—réveil à 3½ heures. A huit heures nous laissons la Rivière Kisiskatchiwan pour prendre le lac du Foin.—A 7½ heures du soir nous étions à l'entrée du lac Cumberland; et à 9 heures le même soir nous étions au fort qui porte ce nom, et dont le bourgeois est M. Bélanger. Après un bon souper d'éturgeon, du bon pain, etc., nous avons eu encore l'avantage d'avoir de bons lits; ce qui nous a reposées considérablement de nos fatigues.

3 Juillet.—réveil à 5 heures. Ici nous avons eu et pris le temps de faire un peu notre toilette.—A 7 heures du matin, après un fameux déjeuner et avoir fait nos adieux à Madame Bélanger qui nous avait plus que bien reçues, nous continuons notre chemin.—A midi, pendant qu'on prépare le diner, un gros orage nous arrive avec tonnerre, vent, pluie, grêle, enfin rien ne manquait pour rendre la tempête effrayante; heureusement que nous étions arrivées dans une petite baie à l'abri du vent.—A 6½ heures du soir nous disions adieu au redoutable lac Cumberland pour entrer dans la Rivière Maligne; je vous assure, ma Chère Mère, que cette rivière porte bien son nom, elle est méchante au suprême degré. Ce soir nous avons campé à 9 heures par un temps froid et humide.

4 Juillet,—lever à 3½ heures, très beau temps nous aurions dû faire 4 à 5 portages, mais grâce à l'eau haute, les hommes n'ont fait qu'un demi portage; ils ont pu venir à bout de monter tous les autres rapides à la perche et à la cordelle. Nous sommes, à l'exception d'un seul homme, restées dans la barge pendant tout ce périlleux trajet. Vous pouvez penser si nous avons eu peur, et si nous avions le cœur serré.

5 Juillet,—lever à 3¾ heures et à 4 heures nous étions en face d'un gros et grand rapide, qu'on appelle portage des bois; ici portage complet du bagage; nous avons marché dans le bois

un mille à peu près, les hommes ont monté les barges par eau; à 11 heures du matin nous avons rencontré le R. P. Dumoulin, Missionnaire du lac Caribou. Ce bon Père descendait pour aller donner des missions au Fort Cumberland, et au grand Rapide. Les barges qui le descendaient s'en allaient à la mer porter les fourrures, et devaient le prendre en remontant. A 2 heures après midi, nous disons de grand cœur adieu à notre chère rivière Maligne, et nous traversons le lac Castor qui a 12 milles de long. A 8 heures nous campons sur une jolie petite Ile.

6 Juillet,—lever à 3 heures 20 minutes. Ce matin nous avons fini de passer le petit lac d'hier soir; ensuite nous sommes entrées dans une petite rivière qui paraissait bien belle; et voilà qu'à sept heures du matin nous apercevons un gros et long rapide qu'on appelle, le rapide de l'Épinette blanche. Ici encore portage complet. distance à peu près 6 arpents. Les hommes ont passé deux barges par eau, mais un homme de gouvernail ayant manqué périr, ils ont fait un chemin dans le bois, afin de haler les barges par terre.—A 2 heures moins quelques minutes nous faisons nos adieux à ce charmant rapide qui n'est aimé de personne. A 2 $\frac{1}{4}$ heures à peine avions nous laissé le rapide qu'un orage épouvantable nous arrive avec tonnerre, grêle, vent, pluie jusqu'à trois heures; après l'orage pour notre consolation nous avons à monter deux rapides. Au premier nous avons marché dans la rosée jusqu'à mi jambes; la barge est montée toute ronde par eau, 3 à 4 arpents. Le second nous sommes restées dans la barge; pas de chemin par terre. c'était sérieux et effrayant de voir une si petite embarcation monter un si fort rapide rien qu'avec un câble. Ho! si la corde cassait! Que deviendrions-nous! Impossible de vous dire, ma Chère Mère, les serremments de cœur qu'on éprouve en pareils dangers! Il faut y passer pour en avoir une juste idée! A 9 heures nous étions campées et nous nous remettions de nos craintes.

7 Juillet,—comme c'est dimanche. et que les hommes ont fait une fameuse journée hier, nous ne sommes parties qu'à huit heures, après avoir dit en famille le chapelet: nous nous étions aussi levées plus tard. à 5 $\frac{1}{2}$ h. seulement ce qui nous a grandement reposées de toutes nos peurs et fatigues du samedi. Vers

les deux heures après midi le tonnerre grondait fortement dans le lointain et à 2½ h. un gros orage qui a duré jusqu'à 4 heures, et nous a tenues tout le temps dans la barge avec un prélas sur la tête afin de nous garantir de l'épouvantable averse, mais en évitant un danger, nous étions exposées à un autre, car nous avons failli étouffer de chaleur sous cette pesante couverture.

8 Juillet.—fête de notre chère mère du nord-ouest, lever à 5 heures. mais pluie abondante et départ à 6 h.—A 7 h. nous étions en face d'un fameux rapide qu'on appelle le rapide de Lapluie. Nous nous étions proposé de prendre un bon congé en l'honneur de notre chère mère McMullen. et voilà que la pluie vient déranger tous nos plans, et peu s'en est fallu que nous jeûnions toute la journée. car nous n'avons pu réussir de faire à déjeuner qu'à 9 heures. A 1 h. après midi nous étions au rapide du Petit Bouleau qui a 3 à 4 arpents de long; ici nos hommes ont dû monter encore les barges à la cordelle, demi chargées de bagage. A 3½ h. un troisième rapide appelé Gros Bouleau long de 5 à 6 arpents; portage complet du bagage, traîner les barges par terre. Nous avons campé alors au bout de ce portage; de la pluie de temps en temps dans la journée. Comme vous voyez, ma chère mère, ce n'est pas facile de fêter par de pareilles aventures; tout de même nous n'avons pas manqué de prier pour notre chère mère McMullen, sans oublier non plus ma Sœur Dupuis, nos chères Sœurs Ward et Ste. Elizabeth.

9 Juillet.—lever à 3½ h. continuer la route, vent devant, mais beau temps. et pas trop chaud; le soleil se cache de temps en temps. ce qui soulage nos pauvres rameurs. A 11 heures nous traversons le petit lac du Chien; et à une heure, au bout de ce lac. un bien gros rapide qu'on appelle le rapide du *canot tournant*. Ça vous fait peur rien qu'à le voir; ici encore. portage complet. traîner les barges dans le bois l'espace de 2 à 3 arpents. A 8 heures nous plantons nos tentes.

10 Juillet,—lever à 3 h.; le temps est assez beau. Après avoir traversé un petit lac dont j'ignore le nom, vers les 9 h. du matin. nous apercevons un autre grand rapide appelé La Grenouille. Ici il faut haler les barges par terre, et faire portage complet.—A midi ¾ nous repartons, et à une heure nous arrivons à un second portage à demi charge, montant les barges à

la cordelle; à une heure $\frac{2}{3}$ nous arrivons à un troisième; ce n'est plus un rapide mais bien une chute effroyante à voir; portage complet, traîner les barges dans le bois; à 4 h. nous repartons pour aller camper à l'entrée d'un joli lac; nos hommes n'en peuvent plus de fatigue après une pareille journée.

11 Juillet,—lever à $3\frac{3}{4}$ h., et à 7 heures nous voilà arrêtées par un gros vent devant, à 5 heures du soir le vent diminue et à 6 h. nous achevons de traverser le lac d'hier.

12 Juillet,—lever à $2\frac{1}{2}$ h., à 3 h. nous quittons notre campement; à 7 heures nous étions rendues au petit rapide de La Traite; portage complet, hâler les barges dans le bois; à 9 h. pluie battante jusqu'à 11 heures, à $11\frac{1}{2}$ h. la pluie est cessé, et nous partons à la voile; à 4 heures nous étions au grand rapide du Fort de la Traite. Ce portage compte bien pour deux, le premier à demi charge, le second qui est à 2 ou 3 arpents plus loin, est long et difficile; le chemin par terre est affreusement mauvais, rien que des trous d'eau sous la mousse et pour un mille de long il faut hâler les barges dans le bois. A $8\frac{3}{4}$ h., nous sommes campés sur ce borbier.

13 Juillet,—réveil à $2\frac{3}{4}$ h. et à $4\frac{1}{2}$ h. nous étions au rapide du *Baril*; portage complet, haler les barges dans le bois, temps humide, à $10\frac{3}{4}$ h. second portage, à une terrible chute dont personne n'a pu me dire le nom; à midi $\frac{1}{2}$ nous partons après un diner à la hâte afin de profiter d'un bon vent de côté. A 4 h. troisième portage; monter les barges dans les rapides, à la cordelle, à 9 heures nous dressons nos tentes; un gros orage se prépare, le tonnerre gronde bien fort, les éclairs, le vent, la pluie, rien ne manque pour épouvanter les pauvres voyageuses; à chaque instant nous croyons que le vent va emporter notre frêle maison de toile; cet orage offreux a duré au moins trois heures. Il a plu si fort que l'eau, cette fois pénétrait à travers notre tente; ce qui n'arrive presque jamais. Nous étions toutes considérablement effrayées, bien que nous n'eussions rien autre chose à faire que de nous confier en la Sainte Providence de Dieu.

14 Juillet,—lever à 6 h., le temps est froid et humide; grand vent contraire qui nous arrête de marcher. Nous n'en sommes pas fâchées; car nous sommes accablées de fatigues, et sentons un grand besoin de nous reposer, aussi en profitons-

nous à merveille pour payer au sommeil un peu de temps perdu.

15 Juillet.—lever à 3½ heures, temps couvert et froid, nous mettons en route et montons à la cordelle le rapide de l'Equerre ; c'est en descendant ce rapide l'année dernière que nous avons fait le plongeon. A 7 heures, nous arrivons au fort de l'Equerre avec un bon vent, mais par une pluie à verse. Le Bourgeois de ce fort est M. Christie, frère de M. William Christie de St. Albert, lequel vous avez dû voir à Montréal le printemps dernier. Ce bon M. et sa charmante Dame nous ont reçues avec toutes espèces de bontés. Ils nous font présents de bons biscuits, de viande sèche, de langues de caribou, etc. Cette fois enfin nous avons réussi à fêter St. Henri, patron de Mgr. Faraud, notre digne et excellent évêque de la Rivière McKenzie.

De ce poste à l'Île à la Crosse, 10 jours de marche par les lacs et les rapides sans nombre comme aussi depuis la Rivière Kisiskatchiwan, trajet de deux semaines de marche comme nous venons de le voir, et au milieu des mêmes fatigues et des mêmes dangers. Mais arrivées à l'Île à la Crosse, nous trouvons nos Chères Sœurs, avec lesquelles nous passons quelques jours, à nous entretenir de notre voyage, et surtout de notre cher Canada, de notre Maison Mère, de nos très-chères Sœurs, de toutes les bonnes âmes charitables de Montréal, etc., etc. Oh ! qu'il fait bon de parler, de s'entretenir de ces belles choses, quand on est dans les déserts, à des milliers de milles de sa religieuse et chère Patrie.....!

SŒUR LAPOINTE.

(A Continuer.)

DE NOTRE MONASTÈRE DE LIMA (PÉROU),
CE 31 DÉCEMBRE 1872.

“ Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu’elles arrachent des âmes à l’enfer.”

(Parole de notre digne Mère Marie de Sainte Euphrasie.)

(Suite et fin.)

Très honorée Mère Générale, bien-aimées Sœurs,

Nous recommandons, chères Sœurs, à vos ferventes prières et oraisons notre regretté Président, afin qu’il partage bientôt le bonheur des élus, si toutefois il ne le possède pas encore.

Nous avons des tremblements de terre qui nous causent de grandes frayeurs. Dans le courant du mois d’octobre dernier, de terribles secousses nous tirèrent de notre sommeil à trois heures du matin. Les effroyables craquements des murailles et les grondements souterrains qu’on entendait nous faisaient craindre à chaque minute que notre maison ne s’écroulât. Les enfants couraient hors des dortoirs en pleurant et criant de toutes leurs forces : “ *Misericordia !! oh ! Señor !! Misericordia !!!* ” Une demi-heure après, tout était fini, il ne nous restait qu’à rendre grâces à Dieu de nous avoir préservées d’accident. Une crainte salutaire s’était emparée de tous les cœurs. Le 28 octobre on sortit et on porta en procession une image miraculeuse, dite *Senor de los Milagros* (Seigneur des Miracles), pour conjurer le Tout-Puissant de pardonner à son peuple. Nous aussi, nous fîmes une procession, parcourant tout le monastère et priant sainte Rose pour que les crevasses faites à nos murs par le violent ébranlement ne se renouvelassent pas.

Nous sommes parfois fort incommodées par les insectes, dont la piqure de quelques-uns est mortelle, telle que celle du scorpion. Nous en trouvons dans nos cellules, qui sont tombés du toit ; une de nos tourières passa la nuit en ayant un sous son oreiller, sans qu’elle s’en doutât ; heureusement il ne lui fit aucun mal.

Nous avons des épidémies qui font grand nombre de victimes en ce moment. La variole, les mauvaises fièvres et les maux

de gorge sont de puissants destructeurs dans nos villes péruviennes. Jusqu'au mois de novembre nous avons été épargnées, mais aujourd'hui quatre de nos sœurs sont atteintes. Le docteur ayant déclaré qu'il fallait les envoyer sur le bord de la mer si nous voulions leur sauver la vie, la Révérende Mère Supérieure des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Picpus) s'est offerte, avec la cordialité qui caractérise ces saintes religieuses, à les recevoir dans la maison où ces dames vont chaque année prendre un peu de repos. Nos chères malades sont donc là, attendant leur guérison du céleste médecin et offrant leur souffrances pour la mission de Lima. Nous espérons que le bon Dieu nous les rendra : nous avons tant besoin de leur concours dévoué !

Vous voyez, nos très-honquées Sœurs, que nous avons une large part de la croix de Jésus. Oh ! priez pour que ce doux Sauveur nous donne la patience. Déjà nous sentons toute la force de ces paroles de notre vénérée Mère fondatrice : "*Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées : le démon est enragé contre les religieuses du Bon-Pasteur parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer.*" Pussions-nous en arracher beaucoup : alors que nos peines nous sembleront légères !

Maintenant, chères et aimées Sœurs, voulez-vous connaître les richesses du Pérou ? Nous vous dirons que, outre l'or dont on parle tant, il y a la *plata pîna* et le *guano* dont les Péruviens font leur trésor, ou plutôt leur dieu. La montagne qui renferme ce précieux métal est dans l'île Chincha, lieu où les oiseaux se reposent de leurs courses. En parlant d'êtres ailés, permettez-nous de vous apprendre que le volatile qu'on voit le plus souvent ici est le Gallinazo, espèce de dinde très-apprivoisé et surtout très-commode, puisque ce sont eux qui nettoient les rues de toutes les immondices, qui ne manquent pas à Lima. Le règne végétal est, dans son genre, aussi riche que le règne minéral ; ce sont des moissons de fleurs. Nous avons dans nos jardins, qui sont très-vastes, un laurier de vingt pieds de hauteur, des rosiers, des fuschias et mille autres fleurs dont nous ne connaissons pas même les noms, toutes plus fraîches, plus magnifiques les unes que les autres. Nous avons aussi des cotonniers donnant le plus beau coton, des vignes d'où l'on extrait d'excellent vin. Les arbres fruitiers sont en très-grand

nombre, dont voici les principaux : le pêcher, le bananier, le grenadier, la palta, (à gros fruit vert, délicieux) ; le cognassier, le noyer, etc. Comme la taille des arbres n'a pas été faite dans nos enclos depuis longtemps, la récolte des fruits a été peu abondante ; nous espérons que l'année prochaine nous serons plus favorisées ; alors que ne pourrions-nous partager avec nos bien-aimées Sœurs de la Maison-Mère !

Nous croyons avoir donné à vos Charités un aperçu de tout ce qui s'est passé dans notre petite tribu de Lima depuis sa fondation ; il nous reste à vous dire que, sur cette terre lointaine de l'Amérique du Sud, nous avons non-seulement la consolation de conserver nos douces relations avec nos bien-aimées sœurs de Montréal, mais celle d'écrire fréquemment à ce cher Angers d'où nous vient la lumière ; c'est dans ce centre de l'Institut que nous allons puiser les conseils dont nous avons besoin, aussi sommes-nous heureuses de renouveler ici à notre Vénérée Mère Générale et notre reconnaissance et nos sentiments de soumission et de fidélité.

Daignez, nos bien chères Sœurs, ne pas oublier devant Dieu notre mission naissante ; croyez que, de notre côté, nous vous portons toutes à l'autel du Seigneur, et si nous ne vous envoyons pas l'or du Pérou, nous déposons à vos pieds celui de la charité, cette charité fraternelle qui réunit tous les cœurs dans un seul, celui de Jésus. C'est en union de ce Cœur sacré et de celui de Marie que nous nous disons avec un religieux respect,

Nos très-honorées et bien-aimées Sœurs,

Vos très-humbles et indignes Sœurs et Servantes,

En Notre-Seigneur.

Les Sœurs de la Communauté de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur.

DIEU SOIT BENI !

Copacabana del Cercado, Lima, (Pérou.)

(Amérique méridionale.)

RESUME DES PELERINAGES DE L'ETE 1873.
 LOURDES, (FRANCE.)

(Suite et fin.)

II

Ces multitudes heureuses et impatientes de retrouver à cette même place des joies regrettées déjà quand elles n'étaient pas encore entièrement finies, qu'avaient-elles fait ? Revenant avec le bonheur des visites anciennes, ou arrivées pour la première fois, ces troupes de pèlerins, partis des plus nobles contrées de France, élite eux-mêmes de leur pays, femmes pieuses, hommes fortement chrétiens, bourgeois ou paysans, religieux, prêtres, évêques ; plusieurs si loin des Pyrénées, perdus à tous les horizons et réunis ici en foule prodigieuses, ils venaient faire un jour d'honneur à Notre-Dame de Lourdes.

Il faut revivre, en un instant de souvenir, ces jours de tant d'éclat, pour bien juger de la gloire de la sainte Vierge en son sanctuaire de la Grotte.

Le matin, tout d'un coup, bien souvent à l'aurore, souvent aussi à une heure assez avancée, la large voie qui relie la gare à la ville apparaissait bordée de deux longues lignes de voyageurs ; leurs chants lointains s'entendaient vaguement, des étendards s'avançaient au milieu. Entrés en ville, les cloches sonnait à toute volée, le peuple accumulé sur leur passage, ils chantaient et priaient ; on se disait avec étonnement le pays d'où ils étaient partis. Mais de quelque terre qu'ils fussent venus, ils n'avaient tous qu'un nom à chanter : la Vierge Immaculée, Notre-Dame de Lourdes. Prières, cantiques, bannières, âmes en allégresse, tout marchait comme une vision du Paradis, ravissant les spectateurs, et eux-mêmes ravis bientôt quand se montraient la chapelle sainte et le Gave bleu et les environs verdoyants de la Grotte, ces lieux saints où ils allaient chercher de si loin les traces de la Reine du Ciel. Ils couraient en montant la colline de magnificence et entraient enfin dans la chapelle. Devant la perspective radieuse des colonnades, des arcades, des voûtes aériennes, sous les pavois flottants, ils s'arrêtaient comme au seuil d'un sanctuaire céleste. Voilà donc la chapelle demandée par la Vierge à la Grotte ! Ils rendaient gloire dans le silence d'une admiration inatten-

rinages s'accumuler ; tout faisait place à un doux étonnement et devant ces encombrements de gloire et d'amour pour Marie, due. La prière recommençait, les chants redoublaient et devenaient ardents ; quelquefois un prêtre de sa parole animait encore les âmes. Le Saint-Sacrifice était offert à l'autel de marbre et d'or ; dans la majesté et la douceur de ce temple, on sentait Dieu descendre, et quand l'Hostie arrivait de l'autel pour la communion, les pèlerins savaient bien que Jésus était là et qu'ils le devaient à la Vierge sainte et que Notre-Dame aussi était là l'accompagnant jusqu'à leur cœur. Ils communiaient tous pour l'honneur et la joie de Marie, et les chants ne cessaient pas. Souvent ensuite ils descendaient ensemble, toujours chantant, à la Grotte. Et là, reconnaissant d'un œil avide les places consacrées, ils s'attendrissaient, ils bénissaient la Vierge Immaculée, ils priaient, ils s'éprenaient des charmes mystérieux de ce Rocher et de l'invisible beauté de l'Apparition.

Après le repas, tout le jour, les uns après les autres, par groupes ou tous ensemble, dans une liberté tranquille, les pèlerins sillonnaient les sentiers, promenaient la prière, l'admiration, l'allégresse, se fixaient agenouillés devant la Grotte, remontaient s'agenouiller à l'église, et attirés d'en bas redescendaient au sanctuaire incomparable du bord du Gave. Du milieu des chants et des prières, ils venaient ensemble à l'heure convenue à la chapelle, chanter plus solennellement et prier toujours. Les prêtres leur parlaient, répétaient à leurs âmes ce qu'elles avaient dit tout le jour : La Vierge Immaculée, et sa bonté et sa puissance ; leurs misères, leurs douleurs, leurs affections, leurs espérances. Ils vivaient de Marie, la puissante Mère de Dieu, la bénigne Mère des hommes. Tous leurs pas la cherchaient, tous leurs mots la racontaient, toutes leurs tristesses et toutes leurs joies l'appelaient, et les cœurs l'aimaient comme ils n'avaient jamais aimé, et comme on n'aime que là.

O gloire de Marie en un tel jour, dans la joie des hommes ! Ces honneurs étaient bien solennels avec un seul pèlerinage. Or, il n'y a point eu de semaine dans la grande saison, où plusieurs fois deux, trois, quatre, jusqu'à six convois ne se soient rencontrés le même jour. Il en naissait quelque confusion ; mais quelle compensation dans la magnificence des fêtes ! On ne pensait plus aux gênes mutuelles quand on voyait les pèle-

l'admiration devenait éperdue. Que de fois nous avons ouï dire : " Je n'aurais jamais imaginé que ces choses fussent si belles ; si je ne les voyais de mes yeux, je croirais que ce sont des rêves du ciel. "

D'heure en heure, les volées des cloches annonçaient à la ville une procession nouvelle. Elle arrivait quelquefois trop tôt aux portes de la Chapelle encore pleine et allaient attendre à la Grotte ou y faire sa cérémonie. Une troisième apparaissait au chemin incliné en-deça de la ville ; on se hâtait à la Chapelle pour la recevoir. La messe et les communions recommençaient avec les chants. Et à peine ces chants finis et le temple évacué, d'autres chants, d'autres foules le remplissaient ; les ciboires se vidaient de nouveau. Et cependant aux vingt et un autels, les prêtres incessamment offraient le Saint-Sacrifice et à la Grotte les pèlerins se pressaient, se succédaient, pour prier de plus près et puiser quelques gouttes de l'eau miraculeuse. Les cantiques, les consécérations, les allocutions, les rosaires, les adieux quelquefois prenaient le temps jusque dans l'après-midi. Et alors, les pèlerinages, se dégageant un à un de leur multitude confuse, montaient pour les grands chants et pour la bénédiction du Dieu-Hostie. C'est à cette réunion surtout que les orateurs sacrés, par une éloquence qui n'a peut-être nulle part été aussi habituellement inspirée ni aussi éclatante, saisissant tour-à-tour ces foules, les élevaient, les attendrissaient, et dans les exaltations souvent sublimes de l'Immaculée Conception, fusaient monter à Marie toutes les âmes par les élans de la plus douce espérance et les générosités du plus filial amour. Nous osons affirmer que dans aucune église du monde, la parole sacerdotale n'a produit d'aussi fréquents effets d'émotion, autant épanoui les âmes, fait jaillir de si bonnes larmes.

Non encore rassasiés de chants et de prières, mais pressés par les heures, les pèlerins quittaient l'église. Au bas du perron, ils passaient entre deux haies de personnes impatientes, qui envahissaient aussitôt la chapelle libre pour y porter leur cantique et entendre à leur tour les louanges de la Vierge et ses saintes leçons. Ainsi tout le soir.

C'était un tourbillon d'harmonie, de splendeurs, jusqu'à ce que, successivement, les processions repartaient et laissaient, avec le silence, l'étonnement des souvenirs.

Mais les pèlerinages lointains ne s'en allaient pas, ils passaient au moins une soirée à Lourdes. Quand les étoiles avaient allumé leurs feux et entonné leurs harmonies de la nuit nouvelle au firmament de Dieu, les pèlerins étendaient un firmament aussi aux pieds de Marie ; les flambeaux scintillaient en leurs mains comme les astres et ils disaient les cantiques du soir. Et l'on faisait à la Grotte de grandes prières bruyantes comme les torrents et la voix des prêtres jetait des paroles ardentes et les yeux laissaient couler des larmes. Puis il s'entendait de vastes clameurs d'enthousiasme et d'espoir et l'on partait en procession de lumière et de chants. Si les saints du Paradis étaient venus en pèlerinage à la Grotte, ils s'en seraient retournés ainsi.

O nuits qu'illuminèrent la Vendée, l'Anjou, la Bretagne ? . . . O nuits de Nîmes, de Bourges, de Sèz, de Tours ! . . . O nuits qui dans le calendrier des anges de la Grotte restez marquées du nom et des feux d'autres peuples, que vous étiez belles !

Ces choses ne s'étaient pas faites encore sur la terre. Nul ne les avait vues, si ce n'est peut-être des saints, comme François Xavier par exemple, dans le délire d'une fièvre ardente après quelque grande fatigue d'apostolat.

Voilà les jours et les nuits de pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, pendant une moitié d'année.

Rome a les églises, mais n'a pas ces fêtes. Et hors du ciel, et loin des Anges, la Vierge-Marie a-t-elle nulle part et jamais reçu des ovations pareilles ?

III

Nous avons vu la marche splendide du pèlerinage et supputé la richesse de ses éléments, notre oreille a entendu le bruit de ses grandes voix. Les anges qui s'y sont mêlés, la Vierge Marie, Dieu, peuvent seuls dire l'immensité de son action, la puissance et la durée de son retentissement dans le monde des âmes et au ciel. Ces mystères cachent la vraie gloire du pèlerinage et de Notre-Dame de Lourdes. Quelques reflets éclairant des faits extérieurs peuvent nous la faire un peu pressentir.

Ce ne sont point des actes soudains et indépendants, ces

pieux voyages à Notre-Dame de la Grotte. Ils ont en tous une génération lente et laborieuse. La pensée en a été portée silencieusement par quelques âmes zélées ; communiquée timidement, elle a gagné et puis elle est restée longtemps projet populaire, débattu, aimé, contrarié, et ce n'est qu'après avoir beaucoup occupé les esprits, que le pèlerinage a pris enfin vie. Et qui peut dire les volées de pensées, de rêves, de désirs, d'impatiences, qui chaque jour partaient d'avance vers la Grotte. Le voyage était une question posée et discutée dans toutes les familles d'une ville, d'un canton, d'un diocèse, et suscitait de toutes parts des contestations peut-être, mais surtout des joies et aussi des regrets. Notre-Dame de Lourdes devenait une préoccupation générale et commandait pour ainsi dire à la pensée publique ; combien entreprenaient des neuvaines de prières pour se préparer plus saintement. Quelquefois une prédication de quelques jours aidait le peuple entier et donnait plus d'empire à l'idée du pèlerinage.

Le jour approchant, quelque chose de meilleur et de plus sanctifiant commençait. Il faut être pur pour aller fouler la terre de l'Immaculée Conception et cueillir ses sourires. Or, ils étaient rares dans un convoi entier, ceux qui ne sentaient pas ce besoin. On allait laver son âme, on renouvelait sa vie, on embellissait son avenir de volontés saintes. Tous ses actes s'accomplissaient avec une maturité plus grande et dans des efforts plus généreux ; bien et dûment confessés les pèlerins pouvaient partir.

Qu'on ne dise point : les bons seuls se confessaient. Bien souvent le voyage a été pris comme la plus aimable des occasions pour réparer de longs abandons de la Sainte Table. Puis les bons ne le sont pas toujours tant, et avec une régularité de vie sincèrement chrétienne, il y a souvent de grandes conversions. Quoiqu'il en fût, on doit bien attribuer quelque importance à des centaines d'âmes assurées dans l'état de justice. Au moins, les centaines de mille qui dans toute la saison se sont établies ou raffermies dans la grâce sainte, n'est-ce pas là une bien notable révolution morale, dont l'honneur est doux à Celle qui le voyait s'accomplir pour l'amour d'Elle, dont l'effet ne peut être indifférent sur la société.

Le pèlerinage, avant même de commencer, avait exercé

l'action la plus bienfaisante et la plus énergique qui atteigne la volonté humaine. Par lui, le mal était diminué et des vertus précieuses allaient augmenter les mérites dont la somme sauve la terre.

Ce n'est point sans fatigue que les pèlerins arrivaient à la grotte. A travers la chaleur, pressés dans leurs voitures, un ou deux longs jours, une et jusqu'à deux nuits sans sommeil ou avec ce sommeil tourmenté qui ajoute à la lassitude, agacés par la poussière et la mordante fumée des locomotives, secoués au roulis si pénible du wagon, nourris au hasard, nous les voyions harassés, souvent presque malades; et ici, la fatigue les saisissait encore par les longues cérémonies, la multiplicité des chants, les processions du jour, les stations debout, les marches du soir aux flambeaux, les nuits diminuées ou brisées. Tout cela voulu, accepté d'amour, soutenu en toute vaillance, c'est la grande et rare et redoutée vertu de pénitence. Les pèlerins ont eu à souffrir beaucoup. Ils ont été pénitents publics, et la popularité des voyages aux sanctuaires célèbres a créé une vogue de pénitence.

Avec les membres, le cœur trouvait la mortification dans la séparation de la famille, le sacrifice des habitudes préférées, la libéralité qui a fait donner tant d'argent. Malgré la gêne universelle, des centaines de mille personnes se sont lourdement imposées pour le pèlerinage. Des gens aisés eux-mêmes ont dû faire des retranchements pénibles. Or, immense a été le nombre des ouvriers et des paysans. Il était touchant de se dire en les voyant qu'ils sacrifiaient pour la vierge des épargnes bien petites et bien chères, les seules peut-être, et se condamnaient à des privations et à des labeurs. On entendait de temps en temps des histoires de domestiques, de jeunes personnes de métier, d'enfants, qui mettaient des larmes dans les yeux. A la chaleur de cet enthousiasme général, il est éclos des actes héroïques de générosité.

Notre-Dame de Lourdes a eu la puissance en ce siècle de soulever le peuple de France à ces vertus vigoureuses. Chaque acte du pèlerinage montait à Dieu et cherchait sa miséricorde. Tous ces sacrifices étaient des prières, et en donnant ainsi de leur vie, de leur cœur, de leur or, que voulaient ces chrétiens? Ils achetaient la prière, ils conquéraient un temps, un lieu, une

puissance pour la prière. C'est, au fond, tout le pèlerinage et sa souveraine force. Que d'*Ave Maria* semés par les chemins de France! Que de rosaires effeuillés à tous les vents de la Patrie! Jetés aux échos, que de soupirs et de cris du cœur! que de notes suppliantes! De halte en halte, la prière recommençait, les cantiques de nouveau roulaient dans l'espace. Plutôt, la prière ne cessait pas. Elle durait cent lieues, deux cents lieues, trois cents lieues, la nuit, le jour, de Dunkerque à Lourdes, de St. Brieuç, de Brest, d'Amiens, de Nice, de tous les lointains, à Lourdes. On priait rien qu'en allant toujours, parce qu'on n'était parti que pour prier. Qui comptera, qui mesurera? Et ceux qui ont ainsi prié sont des centaines de mille!

On n'avait cependant encore que cherché le lieu de la prière. Qui dira les prières d'ici? Il y faudrait l'intuition et les lèvres des anges. Prières distraites du premier étonnement devant ces merveilles, prières plus profondes dans une admiration plus sereine, prières de la joie pénétrante de se sentir sur la terre de Marie, prières des attendrissements, prières de la communion, reçue de la main de l'Immaculée; prières du saisissement à la Grotte, quand on se disait: Elle était là!!!... prières du regard, des mains jointes, du cœur doucement atteint d'un sourire invisible, prières des larmes; prières de l'*Ave Maria*, prières dont les mots se perdent, prières silencieuses, les plus écoutées; prières enlevées par le *sursim corda* de toute la foule, prières haletantes après le cri: "miracle!" pendant le tumulte d'un paralytique courant dans la multitude; prières des chants, des flambeaux; prières par les chemins, sur les pentes.....

Non, on ne saura jamais, jamais, les prières qui affluent à la Grotte de toutes parts, comme de toutes les sources, les eaux dans la mer. Jamais, jamais, on ne saura l'ardeur et la quantité de prières qui partent de la Grotte vers le trône de Dieu.

La prière est le tout de l'homme, sa souveraine force sur Dieu. L'effort de Dieu pour nous sauver va presque tout entier à nous faire prier. Quelle est donc la gloire de Marie d'avoir ainsi accumulé et avivé dans la Grotte la prière!

Si Dieu s'est déclaré impuissant contre la prière de deux ou trois réunis en un lieu quelconque, quelle a été sur sa justice la force de l'assaut des milliers et milliers de prières des pèlerins

de 1873 ? Comment n'a-t-il pas fait descendre toute miséricorde, comment n'a-t-il pas sauvé tout ce qui périt ? Ce mystère est encore fermé de ce côté du ciel.

Mais il y a un phénomène inexplicable. Le monde moral et social n'a plus de centre de gravité ni de point d'appui. Tout homme le voit. Or, malgré d'incessants bouleversements et des secousses effrayantes, le monde tient encore et il y a la religion, la famille, la propriété. Ce prodige d'équilibre, voilà le miracle de la prière publique. Elle s'est faite seule le centre de gravité et le point d'appui. Le monde vit sur la prière.

Une autre merveille est visible ; la création d'un peuple nouveau, "un peuple de conquête," qui s'établit dans la simplicité de la vérité, le courage, toutes les activités catholiques et sociales : le peuple qui porte sur sa poitrine la Croix, le Sacré-Cœur, qui prend pour écharpe le gros chapelet de bois de Notre-Dame de Lourdes ; qui n'admet plus la vile tyrannie ni de la peur, ni de la lâcheté ; dont les lèvres appartiennent à la prière, les mains à toutes les tendresses et à tous les combats. Notre-Dame de Lourdes en 1873, a fortifié sa conquête.

Deux puissances encore créées par le pèlerinage et qui sont deux des beaux rayons de la couronne de 1873. En faisant prier, il a fait aimer ; et il laisse derrière lui deux grands amours : les deux patriotismes de la France et de l'Eglise.

Oui, la France est aimée par l'action de Notre-Dame de Lourdes. Il semblait que les pèlerins vinssent ici pour se faire plus français. Sur 183 processions, toutes, toutes ont marché pour la France ; chacune d'elle a été une campagne patriotique ; les pèlerins le voulaient et les prêtres l'avaient partout dit ainsi. Nous nous sommes croisés pour nous-mêmes. On a sans cesse, à tous les points, à toutes les heures, parlé à Marie de la chère et malheureuse France, et sans cesse de la France aux pèlerins. Les orateurs sacrés ont prêché la France avec l'Eucharistie et la Vierge, ils lui ont donné place dans l'Evangile, au pied du Tabernacle, sous le manteau de Marie Immaculée. Nul nom n'a été répété plus souvent et d'un accent plus chaud. L'on sait, venant de la Grotte de Lourdes, que sauver la France est un devoir catholique ; le patriotisme est devenu une vertu évangélique et n'est plus seulement l'ambition et la

gloire d'autrefois. La France est sacrée ; on a pleuré sur elle et on l'aime désormais avec l'Eucharistie et la Vierge. Il a plus aussi de charité de français à français. Ils se sont rencontrés du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident ; trouvant en eux de communs amours et d'identiques haines, leur fraternité s'est nouée plus étroitement.

La France est aimée avec l'Eglise et le Pape. Ce dévouement au Pape, levain des fortes âmes et des peuples qui doivent revivre dans la vérité et la justice, tout pèlerinage l'a porté aussi, tout pèlerinage est venu l'accroître. La prière a nommé le souverain Pontife à la Vierge Immaculée comme " le Père qui est en terre " comme le Roi nécessaire au monde des âmes. La prédication l'a fait connaître, en flétrissant les scélératesses du mensonge et du larcin. On l'a aimé à Lourdes comme le Cœur vivant du Sauveur, comme sa bouche infallible et sainte et la France comme le bras du Roi des Rbis.

En cette Grotte, Marie, semble accomplir cette double mission ; sauver l'Eglise, refaire la France. Elle a réussi dans les cœurs des pèlerins de 1873. Ils sont pour Elle plus catholiques et plus français.

Notons une gloire encore de Marie à Lourdes, en cette année de tant de gloires. Celle-ci moindre, précieuse pourtant ; elle va des âmes à la Sainte Vierge et à Jésus. 1873 a enrichi les autels de calices, les routes de lampes et promis des vitraux pour les murailles. Trois chapelles, Ste. Anne, St. Joachim, St. Pierre sont devenues le lot de la Bretagne, de la Vendée et du diocèse d'Arras, qui les orneront selon leur foi et leur cœur.

Après ce que Marie a inspiré aux peuples et ce que les peuples ont fait pour elle, nous réservions pour la dernière la gloire qu'elle s'est donnée à elle-même et dont elle a récompensé les peuples, sa gloire propre, où nous ne pouvons rien que supplier et bénir, et qui la révèle avec un éclat toujours divin : le miracle.

Les foules ont cru le voir très souvent cette année à la Grotte, quelquefois à quatre reprises dans un même jour. Nous n'avons ni mission ni droit pour dire ce mot avec autorité ; c'est affaire à la Sainte Eglise éclairée directement et infailiblement de Dieu. Avec toutes les réserves commandées, mais aussi d'un cœur reconnaissant et joyeux, nous signalons des

guérisons soudaines accomplies à la Grotte même, qui ont paru s'écarter des procédés de la nature. En voici une liste certainement incomplète :

4 Mars, Marie Levivier, de Paris,—transports au cerveau et somnambulisme.

2 Mai, Merceron, de Boussay (dioc. de Nantes),—anémie de dix ans, aphonie de quatre ans.

23 Juin, Marie-Thérèse Rien, d'Auvillars, maladie incurable

23 Juin, Boyés d'Hyères,—paralysie du corps et de la langue, datant de l'enfance.

25 Juin, Mlle Grély, d'Aubignan,—mal au pied porté huit mois après une chute.

2 Juillet, Sœur St. Emilien,—mal d'estomac avec vomissements persistant depuis neuf ans.

2 Juillet, Sœur Ste. Philomène, grandement soulagée.

2 Juillet, Caroline Esserteau, de Niort,—paralysie complète et ancienne.

23 Juillet, Lucie Fraiture, de Paris,—plaies cancéreuses et glandes.

14 Août, Baronne de La Rue, de St. Malo,—paralysie de onze ans et demi.

15 Août, M. l'abbé de Musy,—faiblesse extrême, ne pouvait marcher depuis onze ans.

17 Août, Célestine Bon, de Lacaune (Tarn),—poitrine et voix perdues.

17 Août, Marie Mialhe, de Roquecourbe (Tarn)—paralysie.

17 Août, Jeanne Farenc, de Roquecourbe (Tarn) vieilles plaies.

6 Septembre, Sœur Dorothee, de Rodez,—cuisse et jambe paralysées.

10 Septembre, Carissime Magnié, de Mirande,—névrose empêchant le mouvement.

11 Septembre, Anna Bouro, de Setzère,—attaques nerveuses terribles depuis quatre ans.

23 Septembre, Maria Marcus, de Mont-Labarthôte, paralysie et plaies depuis quatre ans.

1er Octobre, Barbe Clanelet, de Cambrai,—mal au genou, depuis longtemps déclaré incurable.

1er Octobre, Jeanne Hillereau, de Nantes,—voix perdue.

1er Octobre, Irma Dubois, de Grandrieu, au lit depuis plusieurs années,—moële épinière atteinte.

2 Octobre, Anna Tourrette, d'Aubenas, — affaiblissement nerveux.

4 Octobre, Marie Gras, de Marseille,—danse St. Gui.

4 Octobre, Baptistine Alexis, de Marseille,—poitrine atteinte et symptômes épileptiques.

5 Octobre, Mlle Demarquis, de Marseille,—ne marchait pas depuis dix-huit mois.

8 Octobre, Mlle De Tinseau, de St-Ylie (Jura),—depuis deux ans dans son lit, depuis neuf ans atteinte de la moële épinière.

12 Octobre, Sœur Sophie, religieuse de la Charité, de Besançon,—violent hoquet, sorte d'aboiement depuis trois mois.

GUÉRISON DE MARGUERITE GÉHIER

(DE ROCHFORT-SUR-LOIRE.)

Roche-fort-sur-Loire (Maine-et-Loire), le 4 Février 1874.

Mon Révérend Père,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus un rapport sur une maladie chronique soignée par moi depuis vingt-sept ans et sur sa guérison instantanée, dans la Grotte de Lourdes, dite de l'Apparition, le 27 août 1872.

Biens des fois déjà l'heureuse fille, qui a su apprécier les effets de l'intervention surnaturelle, m'a prié, dans sa reconnaissance, de vous envoyer l'historique de ses longues souffrances et de leur disparition si merveilleusement subite.

J'ai voulu attendre jusqu'à aujourd'hui pour me prononcer sur les résultats de ce fait vraiment miraculeux.

Veillez, mon Révérend Père, m'accuser réception de mon rapport et agréer l'expression des sentiments bien respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

P. GALISSON.

La fille Géhier (Marguerite), âgée de cinquante-neuf ans, native et habitante de Roche-fort-sur-Loire, arrondissement d'Angers, département de Maine-et-Loire, d'une constitution

plus que lymphatique, je dirais mieux, scrofuleuse, fut atteinte dans sa jeunesse de diverses affections strumeuses, conséquence de son mauvais tempérament.

Étant domestique, audit Rochefort, chez ma sœur, seule et célibataire, elle fit, dans l'année 1846, une chute qui amena à la suite des douleurs vives dans la région coxo-fémorale droite, qui la forcèrent de garder un repos complet pendant quatorze mois.

Tous les signes d'une coxalgie du côté droit parurent alors; et des douleurs aiguës de l'articulation fémoro-tibiale, symptôme pathognomonique de la coxalgie, existèrent pendant longtemps. Un repos prolongé, des applications de nombreux et larges cautères avec la pâte de Vienne sur le membre malade, produisirent avec un traitement interne approprié à la maladie et au tempérament du sujet, un mieux qui lui permit de faire péniblement, pendant quinze ans, un service de domestique chez moi, exerçant la médecine dans la susdite commune de Rochefort-sur-Loire.

Pendant ces quinze années, quoique cette infirme fut déchargée de ce qu'il y avait de plus fatiguant dans le travail de ma maison par un domestique attaché à mon service, les douleurs reparurent assez souvent dans le membre inférieur droit, malade déjà depuis si longtemps.

Au mois de novembre 1868, le mal prit une plus grande intensité; gonflement considérable à la partie supérieure et externe de la cuisse droite, un peu d'allongement de ce membre inférieur, douleurs plus vives que jamais dans le genou, hydarthrose assez considérable; repos absolu, au lit, obligatoire pendant huit à neuf mois, traitement de nouveau par des révulsifs actifs et l'emoloi des préparations iodurées *intus et extra*.

Depuis quatre ans alternatifs de mieux et de pire, sortie de chez moi depuis ce temps-là et retirée chez sa sœur, après un long séjour au lit d'abord, elle est restée dans l'impossibilité de marcher sans le secours de deux bâtons, et, malgré ce secours, marche bien lente et bien pénible.

A la suite d'engorgements du genou souvent revenus avec d'atroces douleurs dans cette partie, ankilose presque complète de l'articulation, impossibilité de se mettre à genoux de ce côté depuis quatre ans. Douleurs continuelles dans la région

illiaque droite, qui produisent une insomnie à peu près complète pendant des laps de temps plus ou moins longs, et rendent le sommeil bien pénible habituellement.

Au mois d'avril 1872, des douleurs très fortes reparaissent dans la hanche et une hydarthrose plus accentuée que jamais se manifeste avec des souffrances intolérables ; des vésicatoires et des badigeonnages d'iodure de potassium et d'opium calment les douleurs et diminuent l'épanchement. Mais le genou reste beaucoup plus volumineux ; l'ankilose est plus complète.

Ce triste état restant stationnaire, le 25 août 1872, la dite fille Géhier part pour Lourdes en compagnie de quelques parents et amis. Beaucoup de personnes lui conseillaient de ne pas entreprendre un voyage aussi pénible, qui pouvait être dangereux et aggraver sa triste position.

Cette pauvre fille, quoique ayant déjà fait plusieurs neuvaines à Rochefort pour obtenir sa guérison ou du moins une amélioration de son mal par l'intervention de Notre-Dame de Lourdes, en qui elle a mis toute sa confiance, se décide à faire le lointain pèlerinage.

Arrivée à la Grotte, dite de l'Apparition, le 27 août, elle se met de suite en prière et y reste pendant dix minutes sur les deux genoux sans la moindre difficulté ; sans la moindre gêne, se relève, sent qu'elle peut marcher en s'appuyant sur ses deux jambes, sans le secours de ses béquilles. Elle portait depuis trois ans une genouillère en caoutchouc, pour comprimer l'articulation chroniquement affectée. Dans le trajet de la chapelle à la ville de Lourdes, cette genouillère, qui serrait habituellement le genou, ne tient plus et glisse au bas de la jambe. Elle la laisse à Lourdes ne pouvant plus s'en servir.

Elle repart pour Lourdes, le surlendemain 29 août, avec ses compagnons de voyage.

Le train arrivé à Pau, deux heures et demie d'arrêt dans la gare de cette ville, malgré la défense de ses parents, elle se sent si à l'aise pour marcher qu'elle fait avec eux, sans bâtons et sans le secours d'aucun bras, l'ascension fatigante du château d'Henri IV.

Pour rentrer chez elle, après être descendue du convoi à la gare de la Poissonnière, elle fait trois kilomètres à pied sans fatigue.

Depuis ce retour à Rochefort, qui a eu lieu le 30 août, elle n'éprouve, affirme-t-elle, aucune douleur dans la hanche, ni dans le genou, ni dans la région iliaque droite qui, depuis fort longtemps offrait à l'examen une distension considérable et faisait craindre, à la palpation, des engorgements de ganglions de mauvaise nature.

Cette partie inférieure droite de l'abdomen est revenue tout-à-coup à son état normal. La souplesse et l'agilité de l'articulation fémoro-tibiale droit sont semblables à celles de la gauche. Le volume du genou droit est égal à celui du gauche; et le 30 août l'état général de la fille Géhier, à son arrivée de Lourdes était ce qu'il est aujourd'hui.

Pour moi, qui ai suivi, comme médecin, cette pauvre fille depuis quarante-trois ans, je la croyais incurable pour le reste de ses jours avec le seul secours des moyens naturels.

Je puis donc affirmer, avec connaissance de cause et dans la sincérité de ma conscience, que l'instantanéité de l'amélioration complète du mal chronique et compliqué décrit ci-dessus, me met dans l'obligation de croire à une intervention surnaturelle.

Après avoir attendu cinq mois, pour voir si les heureux résultats de ce fait merveilleux se maintiendraient, je me suis décidé à faire ce rapport, ce qui m'a été demandé et que réclament de moi ma foi pleinement éclairée et l'intérêt de la vérité.

ROCHEFORT-SUR-LOIRE, MAINE-ET-LOIRE, le 30 janvier 1873.

P. GALISSON,

exerçant la médecine depuis 43 ans dans ladite commune.